

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 780.—SAMEDI, 15 AVRIL 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UNE BONNE PIPE. — Tableau de M. H. Umbright

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 AVRIL 1899

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 19 mars 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Cadeaux à nos lecteurs.—Chronique parisienne, par R. Brueet.—Poésie : Sous la cendre, par A.-H. de Trémaudan.—Une heure en tramway, par Louisa King.—Poésie : Satire, par Dr J.-N. Legault.—Edgar ou Gaetan, par Laurette de Valmont.—Le port, par C. Beaudelaire.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Le papillon et le chou, par L. Chambeaudie.—Cousine et cousin, par Aimée Patrie.—Nos gravures.—Bibliographie.—Les gaietés du conservatoire, par A. Lavignac.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Ecole littéraire.—Histoire naturelle.—Théâtres.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Nouvelle : Lâche, par Mme de Bouard.—Feuilleton : L'orpheline, par Mme de Bouard.

GRAVURES : Beaux-Arts : Une bonne pipe.—Portrait de Louis Cyr.—L'armée suisse : Prestation du serment par les recrues.—La convalescence de Léon XIII : Vue générale des jardins du Vatican.—Cherchant des aventures.—Eternelle histoire—Mode.—Devinette.

CADEAU À NOS LECTEURS

Grande innovation, innovation heureuse, au journal des familles LE MONDE ILLUSTRÉ.

Déjà, LE MONDE ILLUSTRÉ distribue chaque mois, en espèces, et par un tirage public au sort, une forte somme entre tous ses abonnés. Aujourd'hui, à cette prime goûtée et loyalement payée chaque mois, LE MONDE ILLUSTRÉ en ajoute une nouvelle, qui fera sensation.

Toute personne qui enverra à l'administration, 42, place Jacques-Cartier, à Montréal, le prix d'un abonnement d'un an, aura le droit de choisir, dans la liste ci-dessous, une prime de la valeur d'un dollar, prime qui peut être composée au gré de cette personne, pourvu que le chiffre d'un dollar ne soit pas dépassé.

Deux abonnements d'un an, payés, donnent droit à choisir une valeur de deux dollars, et ainsi de suite. Un abonnement de six mois, payé, donne droit, par faveur spéciale, à un ou plusieurs objets formant un chiffre de cinquante centimes.

MODIFICATION : L'administration de notre journal décide que la prime, dans les conditions que nous venons d'exposer, sera donnée à n'importe quelle personne—abonné ancien ou nouveau—envoyant le prix de son abonnement d'avance et qui ne devra rien, ou qui aura payé tout compte en retard.

Ainsi, si quelqu'un de nos fidèles abonnés nous envoie d'avance le montant, non seulement de son abonnement, mais encore celui d'un autre abonnement pour un de ses amis, cet ancien abonné, pour les \$6.00, qu'il nous envoie, a droit à \$2.00 d'objets. S'il n'envoie que son abonnement d'un an, \$3.00, il a droit à la valeur d'un dollar, et ainsi de suite.

Voici la liste des objets à choisir :

	Prix
Le carnet de l'abbé Jean, 1 vol. p. in 8, ill.	\$ 25
Une bretonne et son petit-fils	25
L'Abbé Jean, 1 vol. p. in-8, ill.	25
Autour d'un duel	30
Madeleine, par Cruzwald	30
Simple dévouement	30
La croix aux loups	45
Les histoires d' large	45
En pleine forêt	45
Albert Ferland—Les Mélodies Poétiques	50
Causeries scientifiques.—L'électricité	55
Le fils du Canadien	55
Les corsaires d'Afrique, (Ville), in-8, ill.	55
La rivière des alligators	55
Martyrs du devoir et de la charité	55
Le Père Noir, in-8, ill.	55
Le chef Huron	55
Les chercheurs d'or	55
Foi et honneur, par Massin, in-8, ill.	70
Robinson des glaces, in-8, ill.	75
Au Klondike, par Léon Ville	85
Un marin missionnaire	85
Au pôle nord en ballon	85
Au pays du soleil, par Grandin, grand in 8.	1.35
MacMahon, in 8, ill.	1.35
Martyrs aux arènes, grand in 4, ill.	1.35
Nos grandes écoles militaires	1.35
Canrobert, in-5, ill.	1.35
Les naufragés de l'Alaska, in-4, ill.	1.35

Votre serviteur est souffrant et il s'ennuie. La grippe me caresse de ses baisers peu voluptueux.— Ah ! que c'est embêtant d'être malade !

—On est maussade pour les autres, et triste pour soi-même.

Je souffre en voyant passer de ma fenêtre, les gens en bonne santé. Ils vont gais et heureux, dans le soleil. C'est dimanche, et ils sont tout à la joie de vivre. Les cœurs d'amoureux battent plus vite. Ils ont hâte d'arriver au gîte du bonheur.

Les filles de vingt ans, qui sortent de l'église Saint-Sulpice avec les religieuses mamans, respirent en souriant, l'air de Paris.— ah ! gamines, prenez garde ! les brises de Paris ne sont pas toutes heureuses ; il y en a qui pleurent la tristesse et qui passent dans l'air comme celles qui pleurent l'amour et le plaisir !—

Je jase aujourd'hui, telle une vieille pie ; il est évident que je veux passer ma mauvaise humeur en griffonnant. Et ma malheureuse plume crie, craque, en traçant ces lignes ; elle est menée par une main nerveuse.

J'ai tous les défauts ; et je suis un envieux. Ça me chiffonne de voir passer tant de solides gaillards dont la bonne santé s'épanouit au soleil radieux.

Ma laryngite me tenaille la gorge et elle me semble me dire : " Je te tiens, mon bonhomme. Halte là, vieil amoureux ! Regarde, de ta fenêtre, les belles filles qui se promènent. Mais reste ici. Et, bouche close, vieux bavard ! "

Je n'en suis pas bien sûr, cependant, je crois entendre mon cœur pleurer de peine ou de rage. C'est un bon diable de cœur, mais il n'aime pas la maladie. Son affection va vers des choses plus belles, plus sentimentales. Il hait cette horrible et hideuse laryngite ; et je m'associe à lui.

Amour, printemps, soleil, venez donc trinquer avec moi !—Nous boirons à ma santé ; ça la remettra, peut-être !

Voici ce qu'une feuille parisienne prétend avoir cueilli dans nos journaux canadiens :

Un homme, nommé Drucker, a été trouvé assassiné. Le meurtrier a commis cet horrible crime dans un but de vol ; mais, heureusement, Drucker avait déposé, la veille de sa mort, tout son argent à la Caisse d'Épargne, de sorte qu'il n'a perdu que la vie.

Savourez celle-ci : La malheureuse victime a été transportée à l'hôpital où elle est en voie de guérison, quoiqu'elle soit soignée par le médecin en chef.

Et cette autre : Le capitaine réussit à gagner la côte à la nage et à sauver sa femme. Il était assuré à la compagnie d'assurances de la marine pour la somme de 25,000 dollars et portait une cargaison complète de ciment.

Nous pourrions continuer... Ce sont là des perles qui se sertissent fréquemment dans nos bons journaux canadiens. Et c'est malheureux !

Nous apprenons qu'un capitaliste français, connaissant bien le Canada, a l'intention d'aller fonder à Montréal, un grand journal quotidien, dans le genre de ceux de Paris.

La rédaction en serait faite par des Français de talent et par nos meilleures plumes canadiennes. Tous les articles devront être signés.

On y parlera des questions sociales qui agitent le monde et de tout ce qui peut intéresser un peuple intelligent.

Ce journal aura un correspondant dans chacune des plus grandes villes du monde.

Enfin, son programme est tel que, d'un seul bond, il devra être à la tête de la presse canadienne.

Nous applaudissons d'avance à la venue de ce futur artistique journal, que Montréal attend.

Aux admirateurs de Londres :

Il y a, en ce moment, à Londres, dit *Le Journal*, un

tel brouillard, que les policemen conduisent les tramways avec des lanternes allumées et que tous les passants pleurent des larmes de suie. Les maisons sont calfeutrées. Malgré cela, des halos de brouillard nimbent les têtes jusqu'à l'intérieur du home. De mémoire de Londonnien on n'a vu une telle épaisseur de brume sur les bords de la Tamise.

Le brouillard monumental de Londres ! dirait M. Mallarmé.

Je parle des admirateurs de Londres, en voulant désigner les quelques Canadiens qui mettent Londres au-dessus de Paris, parce que ça leur donne un air plus anglais !

Vous demanderiez à ces imbéciles de vous parler des choses artistiques de Paris, qu'ils seraient fort embarrassés de le faire.

L'Art et sa Beauté n'ont eu ni l'honneur de leur visite, ni la flatterie de leur regard de connaisseur.

Pensez donc !

Rien ne me froisse comme d'entendre critiquer la France par de pauvres ignorants qui se croient très forts parce qu'ils viennent d'Amérique. Ils prennent pour de la naïveté, la très belle politesse française.

Heureusement que le nombre de ces gens-là est petit et que les vrais canadiens ont un autre cœur et d'autres yeux pour apprécier ce magique Paris—ce Paris auquel chacun rêve au Canada, jusqu'au moment où il a pu venir n'y sourire de bonheur.

C'est qu'à Paris, on a pas besoin de promener des lanternes durant le jour pour éclairer les visiteurs. Les étoiles vivantes sont assez nombreuses pour que l'on puisse toujours se croire caressé par le chaud soleil.

Les travaux de l'Exposition avancent ; et M. Jules Claretie, ce maître charmeur du verbe français, dans une de ses chroniques, comme seul il sait les écrire, parlait récemment de l'Exposition de 1900.

Terminant son magistral article en faisant allusion à l'Allemagne, il lance ces mots que je dédie au ministre canadien et à ceux qui s'occupent de préparer l'exposition canadienne, pour laquelle rien n'est encore fait à Paris :

Ah ! ceux-là, les Allemands, patients et laborieux, ne s'attardent pas et n'hésitent point ! Ils sont prêts. Comme à la veille de Forbach, ils sont préparés, armés, outillés pour la grande bataille industrielle. Il ne leur manque rien. Leur éclairage est essayé. Déjà ! Ils pourraient exposer demain. Allons, un coup de clairon et un coup d'épaulé ! En avant ! Il y a aussi, du côté des Champs-Élysées, un clairon qui sonne la charge du labeur humain, du labeur national ! Il ne faut pas—il ne se peut pas—que cette grande manifestation française, qui, magnifiquement, doit couronner le XIXe siècle, soit, de par nos rivalités ou nos anémies, un Forbach industriel.

Pourrions-nous " exposer demain," comme les Allemands ?

Je sais bien que la négligence ne vient pas de notre honorable commissaire, M. J.-X. Perreault, qui est l'activité même. Il comprend si bien la nécessité de se hâter, que l'on m'assure qu'il presse nos ministres, tous les jours, afin que les crédits soient votés au plus vite.

Allons, vous tous qui aimez la France, mettez la main à la roue, d'autant plus qu'il s'agit du bon renom de notre pays. L'Europe attend beaucoup du Canada.

La patrie canadienne a le devoir de venir briller sur la terre française.

Nous commencerons prochainement une série d'articles illustrés sur l'Exposition de 1900.

Ce sera une revue de toutes les merveilles de la future exposition.

De cette façon, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ verront, à vol d'oiseau, les efforts géants que fait l'industrie humaine pour éblouir le monde par l'œuvre la plus colossale du siècle qui finit, œuvre qui sera le premier et magnifique monument pour le siècle nouveau, en ouvrant une large voie à l'infatigable progrès.

Redepte Brueet

SOUS LA CENDRE (*)

*Tu veux chanter encor, Muse ? ne sais-tu pas
Que de tes autres chants il faut sonner le glas ?
Qu'à tes divins soupirs je ne dois plus répondre ?
Où sont ces autres vers que jadis, tous les deux,
Nous faisons en commun quand nous étions heureux ?
Réponds, puisqu'il faut te confondre.*

*Hélas, non, ton pouvoir n'a su les préserver !
Il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à rêver
Et croire, qu'après tout, ils ne devaient pas vivre.
Mais refaire l'ouvrage, édifier de nouveau
Le palais enchanté, reprendre le ciseau,
Boire à la coupe où l'on s'enivre !*

*Défier l'avenir, l'océan et ses flots,
Ressusciter encore l'amour et ses sanglots,
Le bonheur d'être deux ; s'écouter dire : j'aime !
Et répéter à tous que votre cœur bondit
Là, dans votre poitrine, hésite et se redit :
" Aimons et vivons tout de même ! "*

*Donner un sens au vent qui souffle et qui gémit :
Demander à la brise un nom qui vous remplît
La nuit comme le jour d'amour et de tristesse !
Renouveler soudain le sujet de vos pleurs,
Vous surprendre parfois effeuillant de ces fleurs
Qui donnent comme une caresse !*

*Permettre à votre esprit de s'en aller partout,
Fureter tous les coins, savoir si l'on absout,
Surprendre un mot d'amour qui fait tressaillir d'aise,
Négliger son devoir et dépenser son temps
A chanter en secret des combats palpitants !—
Oh ! Laisse s'éteindre la braise !*

*Mais non, tu ne veux pas, tu l'indiques tout haut
De l'heureuse indolence où nous sommes. Il faut
Que je t'écoute encore et laisse ma paresse ?
Eh ! bien soit, sortons-en, rallumons notre feu,
Chantons encore l'amour, la nature et son Dieu,
Et laissons là toute sagesse.*

*Mais si notre œuvre un jour disparaît, ne dis pas
Qu'il faut encore revivre et marcher sur tes pas !
Je n'ai pas tellement de cœur et de courage
Que je puisse oublier si tôt mes pauvres vers.
Je veux bien cette fois réparer nos revers,
Mais, toi, prends bien garde au naufrage.*

A. H. de Saint-Aud

UNE HEURE EN TRAMWAY

Une heure, c'est bien court, me direz-vous, mais dans ce livre illustré, le tramway, dont les feuillets tournent à chaque coin de rue pendant une heure, que d'incidents, que de passages tristes ou grotesques ne pouvons-nous pas y lire, que de caractères variés n'y rencontrons-nous pas !

Dans ce grand niveau de la société, l'opulence coudoie la pauvreté, la vieillesse infirme la jeunesse pleine de vigueur et de santé ; à côté du juge s'assied l'artisan, près de l'ouvrière la dame élégante.

C'était par une belle après-midi du mois dernier que je signalai un tramway des rues Windsor et Saint-Laurent, et y pris place non sans avoir combattu quelques instants contre les lois de l'inertie.

Puis, pour me donner une contenance, je fis ce que font toutes les dames : je me mis à fouiller énergiquement dans mon porte-monnaie afin d'en retirer le billet, qu'on vint réclamer dix minutes après seulement. Ensuite, je contemplai les pancartes qui décoraient le tramway, et, en y lisant les annonces de tous ces remèdes infailibles, je m'étonnai qu'il existât encore des maladies sur la terre ; je me dis que les hôpitaux allaient bientôt se fermer faute de malades, et les médecins au désespoir abandonner leur profession.

Après ces quelques instants, je pus sans crainte commencer à examiner ceux qui m'entouraient. En face de moi, et le point de mire de tous les regards,

(*) Dans son voyage de France en Canada, l'auteur perdit le recueil des poésies qu'il avait composées jusqu'alors. Ce n'est que deux ans plus tard qu'un de ses amis de France lui fit parvenir un manuscrit où se trouvaient un certain nombre de ses vers.

était une dame, jeune, belle et élégamment mise. Evidemment pétrie d'une argile bien supérieure à celle dont étaient formées celles qui l'entouraient, elle touchait à peine à son siège et rassemblait soigneusement sa robe autour d'elle, de crainte de venir en contact avec sa voisine, une pauvre ouvrière chargée d'un lourd paquet de vêtements.

Pourquoi, ô jeune fille, tant d'orgueil et de hauteur, me dis-je ? Pourquoi regarder si dédaigneusement cette pauvre infortunée ? Ne sais-tu pas que pour préparer le luxe dont tu t'entoures, des milliers de tes semblables dépensent leurs forces et leur vie ! Ignorestu que pour tisser la fine étoffe dont s'enveloppe ton corps orgueilleux, ta sœur ouvrière s'achemine, avant l'aube, vers la fabrique, après avoir embrassé à la hâte ses enfants qu'elle n'embrasse presque jamais, hélas ! à la clarté du soleil.

Tandis que toi, endormie sur ta couche moelleuse, tu rêves de tes succès au bal de la veille ou à celui du lendemain. Pour toi, le palais aux lambris dorés, les riches toilettes, les mets recherchés, les équipages somptueux ; pour elle, la mansarde aux murs décrépits, les vêtements miacés et usés, le pain bis, les marches longues et pénibles, quand ses membres fatigués lui refusent presque leur service. Pourquoi tant des biens de la terre pour l'une, si peu pour l'autre ?

Pourquoi ! Mot qui surgit à chaque instant sur nos lèvres, et auquel le ciel reste si souvent muet !

J'étais ainsi plongée dans mes réflexions quand la porte s'ouvrit et livra passage à une dame qui me parut d'un âge déjà avancé.

Imbue dès mes jeunes années du respect que l'on doit à la vieillesse je me levai, — il n'y avait que des dames autour de nous — pour lui céder ma place, pensant bien faire, mais souvent, hélas ! nos meilleures intentions sont mal comprises.

Vous auriez dû entendre de quel ton sec cette dame refusait mon offre, en me regardant d'un air offensé qui voulait dire : de quel droit m'offrez-vous votre siège ? Me croyez-vous donc plus âgée que vous ?

Aussi je résolus de n'offrir ma place dorénavant qu'aux dames dont le visage haché de rides et les cheveux blancs et rares, indiquent au moins des octogénaires. Et si les messieurs qui lisent ces lignes sourient, et croient que cette faiblesse, la crainte de vieillir, appartient au beau sexe seulement, je leur dirai que j'ai vu un vieillard tremblotant refuser un siège qu'on lui offrait à la porte du tramway, et marcher clopin-clopant jusqu'à l'autre extrémité pour prouver lui aussi qu'il n'était pas si vieux.

Autre fait : un journal de cette ville annonçant le décès de l'un de nos citoyens, disait qu'il était mort comparativement jeune encore, à l'âge de 68 ans ! Cet article avait sans doute été rédigé par quelque écrivain qui commençait à se sentir vieillir lui-même.

Mais pourquoi chercher ailleurs des preuves que nous redoutons les signes de la vieillesse ? Lequel de nous, lecteurs, ne s'est arraché, ou laissé arracher les premiers cheveux blancs qui se glissent impitoyablement dans les tresses d'ébène, et dans la chevelure dorée ?

On essaie de nous consoler en nous disant qu'un visage sans rides à l'âge de quarante ans, indique un caractère sans force et sans énergie : nous n'en craignons pas moins l'empreinte de la terrible patte d'oie, et essayons de faire disparaître les plis qui se creusent sur nos fronts. Rien de plus naturel d'ailleurs que cette révolte de l'âme contre la détérioration de l'enveloppe terrestre. A peine arrivés à la pleine maturité de nos facultés, même avant d'y arriver, et en dépit de nos efforts, le corps commence déjà à sentir les atteintes de la vieillesse, et n'était l'assurance que nous mourrons mais pour renaître et revêtir un corps plus glorieux, nous aurions bien droit de mener le deuil sur cette décadence prématurée de notre être physique.

Comme pour détourner mes pensées de ce triste sujet, mes regards tombèrent sur un jeune couple d'amoureux. Quelle belle étude que celle-là ! L'âme dans les yeux, le sourire sur les lèvres, le visage rayonnant de joie, ils ne voyaient absolument rien de ce qui se passait autour d'eux, et je pus les observer tout à mon aise sans crainte de paraître indiscret.

Age heureux, me dis-je, où le passé n'a ni regrets ni douloureux souvenirs, où l'on ne rêve que bonheur pour l'avenir.

Ah ! laissons à la jeunesse toutes ses illusions, n'essayons pas par la froide raison de diminuer l'éclat des teintes roses et dorées qui illuminent le ciel au printemps de la vie. Trop tôt, les tristes réalités dissiperont les unes, les nuages du malheur assombriront les autres.

— De nouveau la page tourna, et un homme aveugle, accompagné d'un enfant conducteur, entra.

Mes amis, si jamais vous murmurez contre votre sort, si jamais il vous semble que le ciel ne vous a pas donné votre part de ses biens, asseyez-vous un instant en face d'un aveugle.

En présence de cette figure impassible, de ces yeux sans lumière, de cette profonde affliction, vos propres soucis prendront des proportions bien minimes. Eh quoi ! toujours être dans une obscurité complète ! Ne jamais voir les traits de ceux que nous aimons ! Ne jamais contempler le ciel bleu et les nuages blancs qui s'y dessinent ! Ne jamais assister à ce grand spectacle quand l'aurore, aux doigts de roses, ouvre les portes de l'Orient, et l'astre du jour, majestueux, commence sa course en inondant la nature de ses rayons empourprés ! Eh quoi ! entendre le chant de l'oiseau et n'en pouvoir admirer la grâce et le plumage ! Sentir le parfum de la rose et n'en jamais contempler l'éclat et la beauté ! Quelle source constante de tristesse !

Un rire enfantin attirant mon attention, je tournai la tête et vis, penché sur les genoux de son père, un enfant à cet âge aimable où l'on connaît déjà assez de bien pour être gentil et pas assez de mal pour être méchant.

Le père écoutait avec orgueil et amour ce gentil bambin et paraissait ravi de l'admiration que l'enfant excitait autour de lui.

Oh ! le pouvoir magique que ces petits êtres avec leurs grâces, leur innocence, leurs balbutiements exercent sur l'homme fort et puissant, mais aussi :

*" Un enfant c'est si beau ; le rayon de soleil
Qui vient nous saluer au réveil,
Est moins gai, moins fleuri que cette aube riieuse,
Entrant avec l'enfant dans la maison joyeuse."*

A la manière dont ce père traitait son enfant, on voyait qu'il désirait gagner sa confiance et qu'il n'était pas de ceux qui croient que le lien de la paternité est une sûre garantie de l'amour filial.

L'enfant naît avec le germe de cette plante précieuse, c'est aux parents à la cultiver avec soin s'ils veulent, pendant leur vieillesse, en cueillir les fruits tant désirés.

De plus, quelque grand que soit le devoir des enfants envers leurs parents, il me semble que le devoir de ces derniers envers leurs enfants l'est bien davantage, car sur eux pèse l'immense responsabilité d'avoir amené à l'existence des êtres qui n'avaient pas même désiré naître, et de leur léguer souvent plus de tendances au mal qu'au bien.

En contemplant cet enfant au regard limpide et pur, au visage frais et rose, sur lequel tôt ou tard les combats de la vie, les malheurs, les passions peuvent-être, viendront graver leurs traces, tout émue, je m'écriai avec le poète :

*Bien loin de la voie
Où marche le pêcheur
Chemine où Dieu t'envoie
Enfant ! garde ta joie,
Lys ! garde ta blancheur.*

Ici le conducteur cria : " Rue Sainte-Marguerite," j'étais à ma destination, je descendis, et fermai le livre qui m'avait si vivement intéressé et qui m'avait suggéré tant de pensées salutaires.

LOUISA KING,
Inspectrice des Etablissements Industriels.

Montréal, 1899.

Les femmes sont habituées à ne voir dans un homme de talent que ses défauts, et dans un sot que ses qualités. Les qualités du sot sont une flatterie pour leurs propres défauts, tandis que l'homme supérieur ne leur donne pas assez de jouissances pour compenser ses imperfections. — BALZAC.

SATIRE

LE PARVENU

Ah ! Mon esprit, voyons, à t'entendre parler
On te croirait un dieu qu'on ne peut égaler !
Voudrais-tu par hasard tout soumettre à ton prône,
Dompter tous les mortels et régner sur un trône ?
—Eh, mais !... — Assez, je dis... — Je ne puis plus souffrir
Tous ces fiers parvenus ! — Peux-tu faire périr
Le monde sous tes coups ? — Mais enfin, je suis libre !
— Pauvre insensé, tu fais vibrer en vain la fibre
De la rébellion. Tu ne saurais lutter
Contre ces fous hautains, que tu veux régenter,
Car, tu le sais, l'argent, c'est le nerf de la guerre
Et l'on te briserait comme un fragile verre.
— Quoi ! Je decrais toujours m'asservir à leurs lois
Et toujours me plier sans défendre mes droits ?...
Non ! Je descends aussi de la divine essence ;
Maudits soient l'égoïsme et la lâche arrogance !
Je veux leur dire au moins que jamais sur mon front
S'implanterait le sceau d'un triste rodomont :
Le nombre des écus deviendrait baronnie,
Ferait partout germer la grandeur du génie
Et primerait enfin sur l'inspiration !...
Hier, homme de rien, aujourd'hui, fier lion,
Il commande à la bourse, il plane sur la ville,
Verse sans s'émouvoir sa formidable bile.
Ce n'est pas tout encor, cet esprit si coquet,
Cueillant dans ses loisirs l'argot du cabaret,
S'offre comme un modèle et porte haut la tête !
Tel un vaillant héros !... — Mais, c'est donc la tempête
Que tu veux allumer ? — Qu'il meure sous mes coups
Et connaisse l'effet de mon juste courroux,
Car ce roi dans l'outrage a cueilli sa couronne
Et depuis trop longtemps la morgue l'aiguillonne
De ses traits. Je connais trop bien cet orgueilleux
Capable tout au plus d'un mépris vétélaux.
Son cœur fut façonné dans l'ignoble arrogance ;
Rien ne peut égaler son âpre outrecuidance.
— Allez, ô mon esprit, finissez ce portrait,
Peignez-moi tout au long ce néfaste forfait.
— Enfin, le parvenu, sorti de la misère,
Se croit prince puissant, empereur de la terre,
Un phénix sous le ciel. Pour tout dire en un mot,
Le venin du serpent est un savoureux flot
Auprès de son audace. Etouffons la vipère
Et purgeons de ses traits la face de la terre !
— J'admire, esprit fécond, votre modeste ardeur,
Je vois dans vos discours pétiller la candeur ;
J'admets que l'arrogant est un être excusable,
Mais, ne pas savoir vivre, est-ce crime pendable ?
— Je ne puis supporter cet immonde stentor
Dévoiant à nos yeux un chiche matador !
Sa bouche ne sourit qu'à l'argent, à la gloire.
— Voilà qui me rappelle une touchante histoire :
Je connus en son temps un juif qui se vantait
D'être un seigneur civil ; il n'était pas parfait ;
Hélas ! O vanité ! Qui l'est sur notre terre ?
Mais il croyait enfin commander au tonnerre.
Son œil brillant d'envie et sa face, d'orgueil,
Suaient la convoitise. Assis dans son fauteuil,
Il y faisait trôner son nez fait en trompette
Qui n'a jamais orné le sein d'une vignette,
Mais qu'il croyait pourtant digne d'un fier héros ;
Sa bouche, un four impur, véritable chaos,
Ne sut jamais chanter que richesses et fraudes ;
Pour lui c'était son chant de matines et laudes !
— C'était un parvenu ? — Hélas ! Mon cher esprit,
Il en avait bien l'air ! Il n'était pas conscrit
Dans l'art d'éclabousser sa triste clientèle,
Qu'il conserva pourtant sous sa noble tutelle !
— Isaac et Jacob devaient le protéger !
— Assez, esprit rebelle, enfin va te purger
Et tu me reviendras aussi pur que l'aurore.
Laisse ces parvenus que la verve dévore
Et nous pourrons ensemble, au souffle de l'amour,
De notre cher pays célébrer le séjour.

J. K. Legault

EDGAR OU GAÉTAN ?

(Suite et fin)

Mme Eliane de Villemain.
Ma chère cousine,

Villa des Peupliers, avril 189.

Vous avez bien raison, ma chère cousine ! J'aime... mais non pas comme vous avez aimé, non pas comme je voudrais aimer ! Malgré moi, j'ai deux amours. Lorsque M. de Montfort est près de moi, je songe à M. de Varny, et quand M. Edgar arrive, je voudrais voir M. Gaétan...

Comprenez-vous qu'un même cœur puisse aimer

deux personnes si différentes ? L'un est blond, l'autre est brun. Celui-ci a les plus beaux yeux ; celui-là le plus beau regard. M. Gaétan est doux, délicat ; M. Edgar est sévère et parfois insensible ; M. de Varny a un esprit vif qui charme tout le long de son discours ; M. de Montfort a un esprit caché qui brille tout à coup et vous étonne par son originalité.

Et vous voulez que je vous dise qui j'aime le mieux ? Ma chère Eliane, puissé-je le savoir un jour : je serais heureuse ! En attendant, je n'appelle pas bonheur des heures d'anxiété, de crainte et d'attente. Je n'appelle pas aimer, recevoir deux cœurs et en partager un !

Il y avait bal, hier soir, chez Madame X... Encore une occasion pour moi de ressentir tout ce qu'il y a de triste dans deux amours.

M. de Montfort m'avait gracieusement envoyé une gerbe de roses jaunes. A travers les feuilles encore humides, je lisais : " Si j'ai vos préférences, portez-les ce soir ! "

Et, par une cruauté du hasard, M. de Varny, avec la guirlande de roses rouges, gentiment offertes, avait placé sur les petites branches de fougère ces quelques mots : " Si vous me préférez, je les verrai ce soir ! "

Qu'auriez-vous fait, ma cousine ?...

Les roses jaunes auraient certainement jeté le deuil dans l'âme si grande de M. de Varny, et les roses rouges auraient blessé le cœur si délicat de M. de Montfort.

Je ne sais si j'ai bien fait : mais, tout simplement, sur ma toilette de bal, je portais une guirlande de roses blanches. A mon arrivée aux salons chez Madame X..., M. Edgar a paru un peu triste et M. Gaétan n'a pas souri ; et vous savez, ma cousine, que lorsqu'il ne sourit plus, c'est qu'un nuage a passé sur son âme !

Ma chère cousine, on dit que les hommes n'aiment pas les fleurs. Eh ! bien, moi, je ne le crois plus, depuis que j'ai vu M. de Varny, rêveur, respirer le parfum de la rose volée à mes cheveux. On dit que les hommes ne comprennent point les dentelles et les chiffons, eh ! bien, je ne le crois plus, depuis que j'ai vu M. de Montfort, la tête penchée, étudier la fine dentelle de mon éventail, qu'il m'avait dérobé pendant la valse !

Mais je vous avouerai, ma cousine, que peut-être ils ne pensaient pas aux fleurs ni aux dentelles.

Ce matin, j'ai donné à ma petite malade une gerbe de roses rouges, enlacées de roses jaunes. M. Gaétan les a vues, et Madeleine me dit que le bon docteur a dû deviner quelque chose qu'elle n'a pas compris. Pauvre Madeleine ! Elle se dit heureuse de mon bonheur ! Sait-elle bien ce que c'est que d'aimer, ce que c'est que d'être heureux ?

Vous, ma chère Eliane, cueillez toujours les fleurs du bonheur, et n'oubliez pas votre

CLAIRE D'YVETOT.

Villa des Peupliers, mai 189...

A Mme Eliane de Villemain.

Oh ! Ma chère cousine, ma petite Madeleine est morte !...

Ma pauvre petite poitrine n'est plus !

Aux premiers beaux jours de mai, elle est partie pour le pays des anges...

Si vous l'aviez vue, comme elle était belle !... Ses beaux yeux bleus étaient si tristes, quand elle me disait :

— Oh ! Mlle Claire, je vais mourir, et si mes yeux pleurent, c'est qu'ils ne vous verront plus !...

J'ai senti mon cœur vibrer et pleurer, quand la pauvre petite a placé ses lèvres glacées sur mes doigts qu'elle serrait dans les siens !...

Le bon docteur était près d'elle, et Madeleine, en me regardant bien au fond des yeux, a soupiré tout bas... tout bas :...

— Mlle Claire, voulez-vous donner le bonheur à M. Gaétan ?... Je mourrais heureuse... Il était si bon pour moi... Oh ! Soyez bonne pour lui !...

J'ai senti l'affreuse douleur rentrer en mon âme, et le souvenir de M. de Varny est venu jeter une ombre de tristesse dans mon cœur, déjà si triste.

Et pendant que je mettais un baiser sur le front de Madeleine, son âme s'envolait !... Elle était morte, comme meurent les fleurs !...

A genoux, près de la pauvre petite, je pleurais.

M. Gaétan savait sans doute que les pleurs donnent à l'âme une tendresse, un sentiment plus doux, qui fait céder notre cœur... et, après avoir pris mes deux mains jointes sur les mains de Madeleine, il dit bien bas... bien bas :...

— Oh ! Mlle Claire, je vous aime... et si...

Ma chère Eliane, je m'étais déjà relevée, et d'une voix où perçait mon émotion, je dis :

— M. de Montfort, Madeleine n'a point de fleurs !... Je vais en chercher.

Deux jours plus tard la pauvre enfant reposait à l'ombre des cyprès, à l'ombre des lilas en fleurs.

Oh ! Ma cousine ! C'est si triste mourir ! La vie n'est qu'un chemin bordé d'épines, où nous laissons, aux buissons de la route, les lambeaux de notre cœur. La vie n'est que le désespoir de l'espérance ! Mais il fait bon de vivre, parce que c'est si triste de mourir !...

Et, il me semble que ma petite Madeleine qui recevait, tous les jours, mes illusions d'hier et mes rêves de demain, mes espérances d'une heure et mes joies d'un moment ; il semble que ma pauvre petite a tout emporté, en mourant. Je ne sais plus si j'aime !... Je ne sais plus si j'espère !...

Oh ! ma chère cousine, puissiez-vous ne jamais connaître les désillusions et les larmes, et je serais heureuse de votre bonheur.

Au revoir, ma cousine, dans mon cœur meurtri, prenez toute l'amitié que je garde pour vous.

CLAIRE D'YVETOT.

Villa des Peupliers, août 189...

A ma cousine, Mme Eliane de Villemain.
Ma chère cousine,

Il y a si longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère cousine, et pourtant, il me fait bon d'épancher mon cœur dans le vôtre, toujours si affectueux, si dévoué. Et puis, vous êtes si heureuse : il me semble que mon cœur puisera peut-être dans le vôtre un peu de bonheur.

Laissez-moi vous raconter une aventure qui a décidé de mon avenir, de ma vie. Je ne pouvais plus vivre ainsi : et la cruauté du hasard est venue mettre un terme à toutes mes anxiétés.

C'était par un matin de ce beau mois d'août. Le soleil s'était levé radieux, et à travers les champs résonnait la douce chanson de l'été. M. de Montfort et Madame X..., M. de Varny et moi, montés sur nos chevaux, allions faire notre promenade habituelle.

Ma chère Eliane, je ne sais si j'avais un secret pressentiment du bonheur : mais jamais je n'ai trouvé l'air si pur, le soleil si radieux et la campagne si belle.

Les oiseaux qui chantaient tout le long de la route, dans les grands arbres du chemin, jetaient leur mélodie dans mon âme en y semant un rêve de bonheur.

M. Edgar chevauchait à mes côtés mais, parfois, M. Gaétan laissait seule la belle Madame X..., et, sous quelque prétexte futile, venait engager conversation près de moi. Je vous avouerai, ma cousine, que je ne sais pas si j'étais plus heureuse à causer avec M. Edgar, qu'à rire avec M. Gaétan.

Notre promenade avait été des plus amusantes. C'était moi, sans doute, qui aurais goûté tous les charmes de cette excursion, si à côté du plaisir de me savoir aimée je n'avais senti le plaisir moins doux d'aimer deux fois.

Voilà qu'au détour d'une petite route, la belle Madame X... dit à M. Gaétan :

— Laissez-moi seule, Mlle Claire a sans doute de jolies choses à vous dire, à tous deux !...

Oh ! ma cousine ! Oui, à tous deux : mais l'un après l'autre !...

Madame X... avait éperonné César qui fuyait vite, très vite, sur la grande route poussiéreuse.

Et je vous avoue que je n'avais encore rien dit, ni à M. Gaétan, ni à M. Edgar, quand subitement, au loin, nous voyons César qui, effrayé sans doute, avait jeté par terre Mme X..., et galopait dans la direction de la Villa.

Aussitôt, M. Gaétan de Montfort, part au galop de son cheval ; il s'élance et il arrive pour secourir la belle Mme X..., à demi évanouie par la peur.

C'est là toute mon aventure, ma cousine ; et je vous

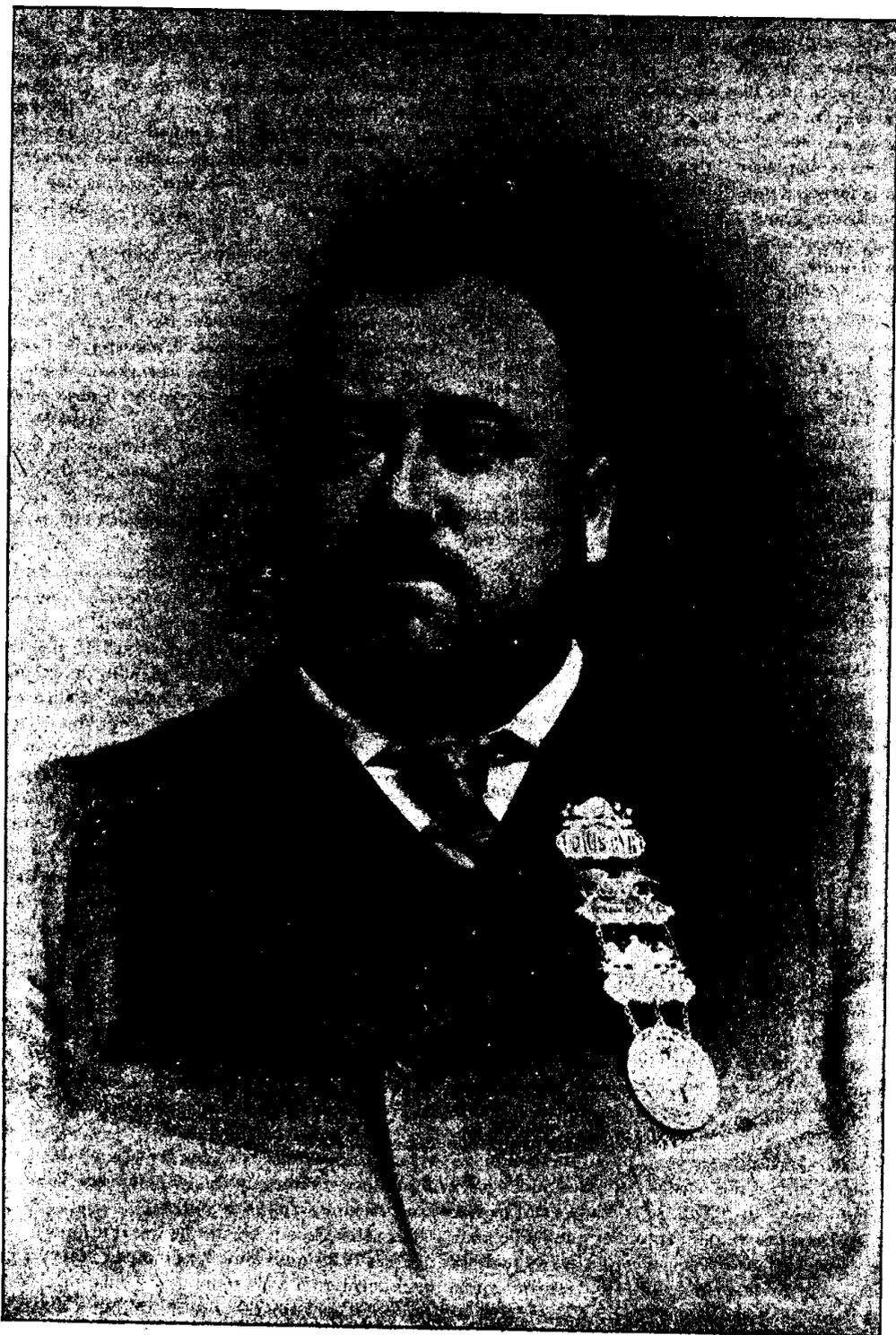


Photo Laprés & Lavergne

LOUIS CYR, LE CHAMPION DES HOMMES FORTS DU MONDE

entends me demander où sont les cruautés du hasard, où est la décision de mon avenir ?...

Ecoutez bien, ma gentille cousine ! J'épouse dans deux mois... devinez qui ?... Est-ce M. de Varny... Est-ce M. de Montfort ?

Est-ce M. Gaétan qui me laissait seule avec son rival pour aller secourir la belle Mme X... ; qui oubliait tout l'égoïsme de son cœur pour n'écouter que le dévouement de son âme ; qui sacrifiait un plaisir, là où il sentait un devoir ?

Est-ce M. Edgar, qui m'aimait trop pour me laisser avec M. Gaétan, et qui n'aurait pas voulu perdre un instant de ces heures bénies que nous avons passées ensemble ?

Et j'ai fait un choix de ces deux cœurs que j'aimais d'un amour égal, de ces deux âmes dont je ressentais également toute la poésie, toute la délicatesse.

Oui, c'était bien là une cruauté du hasard, et je vous avoue franchement que mon cœur a pleuré quand j'ai vu partir M. Gaétan ! J'aurais voulu les garder tous deux, ou voler tous les trois au secours de Mme X...

Là, dans l'intimité de mon âme, j'ai songé.

J'ai réfléchi. Dans le fond de mon cœur, j'ai com-

paré la grandeur des sentiments de M. Gaétan et de M. Edgar, et j'ai choisi.

Dans une heure, mon avenir s'était décidé, et mon cœur, en pleurant, s'était fermé pour jamais au souvenir d'un amour qui mourait !...

Oh ! Quel déchirement qui retentit jusque dans les fibres les plus intimes de notre âme, qu'un amour que l'on broie et que l'on tue, sous les coups froids et sévères de la volonté !

Mais, ma chère cousine, tout ceci n'est plus : et mon présent s'embellit des ennuis du passé.

Ai-je besoin de vous dire, à vous, qu'il fait bon d'aimer, qu'il fait bon de vivre ?

Que serait la vie, sans l'amour qui projette ses rayons sur notre chemin si obscur ?... Que serait la vie, sans l'amour qui jette sur nos pas les roses qui cachent l'épine et empêchent que notre cœur s'y blesse ?

Ma chère Eliane, quand on a aimé comme moi, qu'on a vu son cœur se partager et se dévouer pour deux, il fait bon de ne plus sentir les craintes et les tristesses de "deux amours."

Mon aimable cousine, cherchez.. cherchez bien....

vous trouverez ! Venez à la Villa des Peupliers, et je vous dirai l'autre nom de Claire d'Yvetot.

Au revoir, ma chère Eliane, je suis heureuse et vous souhaite à vous, encore du bonheur ! En aurez-vous jamais trop ?

Votre cousine,

CLAIRE D'YVETOT.

Laurette de Walmont

LE PORT

Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie. L'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser. Les formes élancées des navires au grément compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté. Et puis, surtout il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité, ni ambition, à contempler, couché dans le belvédère ou accoudé sur le môle, tous ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir.

CHARLES BEAUDELAIRE.

NOS FLEURS CANADIENNES

LES LILAS.—(Extrait)

Les espèces les plus connues et les plus aimées en notre pays sont le lilas commun (*syringa vulgaris*), et le lilas de Perse (*s. Persica*). Les feuilles de lilas sont remarquables pour leur amertume et l'on dit qu'elles font un excellent fébrifuge.

Le lilas fait partie des Oléinées qui renferment le frêne et surtout l'olivier (*olea*) genre type de la famille.



Son nom latin *syringa* lui vient de *syrinx*, qui veut dire chalumeau, parce qu'autrefois l'on se servait de ses branches vidées de leur moelle pour fabriquer cet instrument. Les Turcs, plus positifs, en faisaient des tuyaux de pipes !

B. J. Massicot

(Reproduction interdite)

LE PAPILLON ET LE CHOU

Un papillon volait, plus léger que le vent,
Du chèvrefeuille au lis, du jasmin à la rose.
Le Chou, qui le nourrit avant
Sa brillante métamorphose :
"Viens, mon fils, lui dit-il, un instant pose-toi
Sur moi..."
"Quoi ! je m'abaisserais à ceux de ton espèce,
O race informe, lourde, épaisse !"
Répond brutalement le rival des zéphirs.
"Laisse-moi savourer, au gré de mes désirs,
Les sucs les plus exquis et les fleurs les plus belles."
A ces mots, le Chou reparti :
"Mon petit,
Tu n'étais pas si fier, quand, privé de tes ailes,
Chenille, tu rongais mes feuilles maternelles.
Mais, comme toi, plus d'un il faut en convenir,
Osa, pendant le sort prospère,
Renier ses amis et rougir de son père,
Et des bienfaits reçus perdit le souvenir."

LA CHAMBEAUDIE.

COUSINE ET COUSIN

Elle était de trois ans son aînée et, abusant de ses prérogatives, elle ne se gênait pas, parfois, d'arquer sa lèvre d'une façon dédaigneuse pour en laisser tomber, à l'adresse du pauvre cousin, cette cruelle insolence : "Voyez donc ce gamin qui se mêle de raisonner." Le gamin ou le raisonneur ripostait de son mieux, défendant bravement l'honneur d'un duvet imperceptible que, pompeusement, il appelait "ma moustache." C'était encore pour Jacques les beaux jours de l'adolescence ; il avait seize ans, mais Jeanne, qui s'épanouissait dans son dix-neuvième printemps, était déjà une femme tournant vers l'avenir ses grands yeux avides et curieux, élaborant, peut-être, dans son imagination ardente, un rêve poétique dans lequel des amours ailés voletaient, illuminant de leur frais sourire les profondeurs indéfinies où voguait sa pensée.

Depuis, cousine et cousin avaient couru leur chemin dans la vie, chacun de son côté, se retrouvant après de longues absences puis se séparant encore pour se rencontrer à quelques mois de là.

A chaque entrevue, la jeune fille reprenait son rôle de petite mère, régissant ce grand garçon ainsi qu'un frère cadet.

Mais lui, maintenant, ne semblait plus accepter aussi facilement les taquineries de sa parente : il gardait souvent le silence et parfois une vague lueur de tristesse errait dans son regard.

Il était malade quand, appelée de ce côté, Jeanne vint s'installer chez sa tante, la mère de notre héros, partageant avec lui, durant trois longues semaines, la vie de famille, se faisant sa compagne de tous les instants. Et, sous cette incessante sollicitude, sous l'effort persistant de cette tendresse vigilante, le convalescent avait fait un grand pas vers la santé.

Mais demain, elle allait partir et ce soir, assis auprès d'elle sur un siège bas, presque à ses pieds, il la contemplait à la dérobée avec une persistance qui aurait pu être gênante pour elle, qui en était l'objet. Mais elle, la tête renversée en arrière, le regard perdu dans le plus profond du ciel, fredonnait à mi-voix une romance sentimentale où l'amour était chanté sur une note mélancolique.

—Aimes-tu, toi ? fit tout à coup le jeune homme, levant son visage pâle vers sa cousine.

—Je ne sais pas, fit-elle avec un mouvement d'épaules presque enfantin ; mais toi ?... Oh ! conte-moi tes secrets, veux-tu, supplia-t-elle avec un sourire où déjà pointait la raillerie.

—Je veux bien, répliqua Jacques. Il faut que tu saches, je ne puis plus me taire. Oui, j'aime, oh ! j'aime que j'en ai cru mourir, de cette tendresse insoupçonnée qui emplit mon âme tout entière ; mais cette femme, Jeanne, que j'adore avec une ferveur si persistante, cette femme n'a pas su deviner... Elle a pour

moi une affection de sœur, mais mon cœur n'a pas pu se contenter de cet amour fraternel, il s'est donné sans réserve, et maintenant, quand je regarde les vingt-cinq années écoulées de ma vie, il me semble que c'est depuis toujours que mes adorations muettes s'en sont allées vers cette créature angélique dont l'image flotte sans cesse en mes rêves sans espoir ; mon amour a germé sous le feu rieur de sa prunelle et s'est développé à la faveur d'une illusion insensée. Je l'aimerais tant, me disais-je, que ma constance fixera bien, quelque jour, cette âme légère et vagabonde comme la flamme inquiète. Mais elle n'a pas voulu de ma tendresse, et j'ai dû la voir, dans sa coquetterie toujours triomphante, essayer sous mes yeux même la puissance de ses charmes.

Le malade s'était animé, il semblait parler pour lui seul, oubliant la présence de sa compagne qui, maintenant, pâle, nerveuse, la tête sur la poitrine, paraissait une statue de la résignation.

—Oh ! murmura-t-elle enfin, ne pas vouloir être aimée ainsi ! quelle est donc cette femme ?

Puis elle fit un mouvement pour s'éloigner, mais Jacques, se précipitant à genoux devant elle, comme pour lui couper la retraite, s'écria :

—Cette femme, Jeanne, c'est toi ! Je t'aime, oh ! je t'aime ! répéta-t-il, couvrant de baisers les doigts roses qui, maintenant, s'abandonnaient à lui.

Jeanne était retombée sur son siège.

—Moi aussi, je t'aime, dit-elle si bas, si bas, que sa voix n'était qu'un soupir. Pourquoi n'as-tu pas compris plus tôt que ma coquetterie exagérée devant toi n'était qu'une feinte : c'était ma vengeance à ta réserve et à ton silence que je prenais pour de l'indifférence.

Ce soir-là, ils restèrent longtemps l'un près de l'autre, parlant du passé plein de chers souvenirs, et quand, le lendemain, Jeanne partit, c'était pour revenir au bras de son mari.

Il sont mariés depuis deux mois et hier, dans une lettre confidentielle, la jeune épouse, ma gracieuse amie, me chantait sur tous les tons sa félicité :

"Viens me voir, m'écrivait-elle ; viens être témoin de mon bonheur et tu ne quitteras notre nid d'amoureux que pour te mettre en quête d'un mari semblable au mien."

—Un mari semblable au tien, lui ai-je répondu, ce matin : deux perfections égales ont-elles pu s'égarer en ce monde imparfait ? Non, sans doute ; tu t'es servie la première et tu veux maintenant que j'aie pour quelques jours en ton paradis m'emplir les yeux de ta félicité et l'âme de jalousie, peut-être, traînant après moi mon dépit par toute la vie ?

Merci ! Pourtant, la chair est faible ; je céderais sans doute aux aimables paroles de ton invitation si les devoirs de ma position ne me défendaient toute concession aux séduisants appels de la tentation.

Sois toujours heureuse... et plus jamais coquette !... Pour moi, l'une des plus douces émotions ressenties a été celle que m'a causées ton affectueuse missive. Au milieu même des premiers enivrants d'un bonheur si complet, le souvenir de ta pauvre amie perdue loin de toi et des siens a traversé ta pensée.

Que cœur que le tien et comme je comprends bien que Jacques, si digne de toi, t'adore fidèlement comme je t'aime moi-même.

Aimée Patrie

NOS GRAVURES

LOUIS CYR

Enfin ! un poids énorme, que Cyr n'eût jamais pu même remuer ; une charge effroyable, sous laquelle haletait Montréal, même le Canada, même toute l'Amérique du Nord, a été enlevée soudain, avec la facilité d'une barbe de plume que lance au loin un léger coup de vent.

Louis Cyr a lutté de force avec un Tudesque presque aussi fort que lui : celui-ci a été battu, vaincu, annihilé ! Et Montréal, et le Canada, et l'Amérique du Nord ont poussé un soupir pire qu'un rugissement, en apprenant qu'avait pu réussir Cyr ; tandis que Ronaldo, dodelinant sa masse de chair, cherchait sous des semblants d'aménité à mériter quelque pitié.

Louis Cyr reste donc le champion universel des hommes forts, fors lesquels il n'y a plus rien !

Hourra pour Cyr Louis ! Hourra pour le Canada !

LES JARDINS DU VATICAN

La récente maladie du Saint-Père Léon XIII a tourné tous les regards vers Rome, et l'on a pu constater quelle place immense l'Auguste Vieillard captif tient, même parmi les plus puissants du siècle.

Nous avons cru être agréables à nos lecteurs en reproduisant, dans ce numéro, une partie des magnifiques jardins du Vatican. Nos lecteurs se rappellent qu'il y a deux mille deux ou trois cents ans, la colline du Vatican servait aux potiers. Lorsque vinrent les empereurs romains, on songea à utiliser ce superbe point de vue, et l'on y bâtit un palais pour les puissants Césars. Ceux-ci y ajoutèrent des jardins, et palais et jardins devinrent, par la suite, une des résidences favorites des Souverains Pontifes.

Chaque pape a laissé, dans les jardins, une trace de son passage : l'un s'est plu à planter de grands bois de charmes, des futaies de platanes ; l'autre a ajouté de beaux palmiers, avec des orangers, des citronniers couverts de fruits toute l'année ; celui-là, plus artiste, a élevé l'Aquilone, celui-ci la fontaine de Jean Vezauv's ; Pie IV y construisit un joli casino, aujourd'hui peu fréquenté ; Pie IX y installa une grotte de Lourdes, où les visiteurs déposent leurs cartes de visite.

Léon XIII continue à entretenir les grands arbres, les palmiers, les orangers, le casino papal et la grotte de Lourdes, mais il s'est formé, tout au fond du jardin, un coin bien à lui, un coin vivant, bien moderne, où il a bâti un tout petit chalet suisse avec des vignes autour, de belles vignes en palissades comme on en trouve dans le Mâconnais. Comme il aime beaucoup les animaux, ce pape philosophe a fait installer, près de son habitation d'été, un vrai jardin d'acclimatation où l'on voit des daims, des cerfs, des gazelles trotinant à côté des autruches, des paons et des cygnes, dans le voisinage des canards et des grosses poules bressanes à qui des centaines de ramiers viennent voler, en passant, quelques grains de millet.

Le Saint-Père passe des heures entières à contempler ses bêtes qu'il aime tendrement : un cerf mort le mois dernier lui a causé un grand chagrin.

BIBLIOGRAPHIE

Les gaietés du Conservatoire : ce titre seul, par ce beau soleil de printemps qui rassérène les esprits, réjouit la nature en la revivifiant, vous dispose bien, vous fait déjà sourire. Et si vous lisiez ce livre donc !... Quelle franche hilarité, quelle douce gaieté il amène !

La librairie de M. Ch. Delagrave édite des livres charmants : nous signalons celui-ci aujourd'hui, et même, nous en publions un extrait dans nos colonnes. Non seulement il faut rire, il faut se déridier en le lisant, mais il faut rire encore rien qu'en voyant les gravures qui complètent le texte.

Les gaietés du Conservatoire forment un fort volume in-12 très large, jolie couverture, et se vendent 75c. S'adresser à M. Ch. Delagrave, Editeur, 15, rue Soufflot, à Paris (France).

Ce que je préfère dans la nature ? C'est l'eau limpide parce qu'elle reflète les cieux.—LEILA HANOUM

Veux-tu n'être pas frustré dans tes désirs ? Tu le peux : ne désire que ce qui dépend de toi.—EPICTÈTE.

Les vertus du foyer ne peuvent nous suffire ; mais commençons par les avoir.—D'OLIVET.

LES GAÏETÉS DU CONSERVATOIRE (*)

Dans l'admirable classe de piano du célèbre professeur Marmontel, classe à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir, l'usage était, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres, de se réunir pour lui offrir, à l'époque du jour de l'an, un petit témoignage de reconnaissance.



En 1859, si j'ai bonne mémoire, la mère d'un des plus anciens élèves, Mme B..., connaissant un bijoutier dont elle pouvait nous obtenir une remise, ce qui n'est jamais à dédaigner, on fit choix d'une clef de sol en diamants, montée en épingle de cravate. Ce n'était peut-être pas d'un goût exquis, mais enfin... c'est de l'histoire.

Le consciencieux bijoutier tenait à nous en donner pour notre argent, et il ne parvenait pas à faire entrer dans la composition de la clef assez de pierres pour parfaire la somme disponible. Un élève ingénieux proposa alors de mettre la clef sur une portée en poussière de diamant. Cette idée d'un tour si artistique fut adoptée à l'unanimité sans discussion.

Mais, ô surprise ! il nous restait encore de l'argent, notre collecte était vainement inépuisable.

Alors, le bijoutier offrit, quoiqu'il y perdit un peu, de placer sur la portée un assez gros diamant figurant une note.

La classe ne se tenait plus de joie, on exultait ; ce serait magnifique !

Toutefois une discussion assez aigre s'éleva pour le choix de la note ; plusieurs auraient voulu un *sol*, puisque la clef était de *sol* ; mais le bijoutier trouvait que cela s'arrangeait mal pour la monture, que c'était trop bas, pas gracieux. Il avait été si aimable qu'on ne voulait pas le désobliger, on se décida pour un *la*, le *la* du diapason.

C'est alors que je pris à part Mme B... pour la sup-



plier de retourner voir le joaillier afin de s'assurer

(*) Extrait des *Gaietés du Conservatoire* ; Ch. Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

qu'il mettrait bien exactement le *LA* du diapason normal et non pas un *la* quelconque, un *la* vulgaire ; sans cela, lui disais-je, ce sera ridicule. La pauvre bonne dame, qui était asthmatique et demeurait aux Ternes, fit pour la troisième fois de la journée la course de la place des Vosges au Marais, et revint essoufflée nous assurer que c'était bien compris.

(Si elle est encore de ce monde, qu'elle me permette de lui adresser ici solennellement mes plus humbles excuses pour cette méchante espièglerie.)

Le jour où le merveilleux bijou fut livré, nous nous aperçûmes avec stupéfaction qu'on avait placé le fameux *la* au beau milieu de la portée, sur la ligne du *si*.

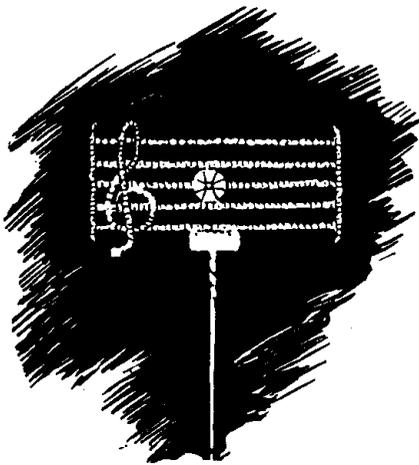
Le digne bijoutier s'était documenté auprès d'un fûtiste de ses amis, et avait cru comprendre que le diapason normal était un peu *plus haut* que celui de l'Opéra ; il était tout fier d'avoir fait ainsi preuve d'érudition.

Quand venait chaque année l'époque des concours, l'excellent père Marmontel réunissait ses élèves chez lui presque tous les soirs, en dehors des classes et des leçons, pour leur faire répéter leur morceau de concours devant un auditoire d'abord restreint, puis de plus en plus nombreux, afin de les aguerrir et les habituer au public. Merveilleux procédé d'entraînement.

Comme c'était toujours au mois de juillet et qu'il faisait déjà suffisamment chaud, on n'allumait que des bougies. Il suffisait d'arriver une demi-heure à l'avance pour produire un effet très divertissant : avec une épingle à cheveux et un peu de soin, on perçait, vers le milieu de chaque bougie, un petit trou allant jusqu'à la mèche, et on y introduisant adroitement une goutte d'eau. (Quand on n'avait pas d'eau sous la main on trouvait toujours de la salive.)

Alors qu'arrivait-il ?

Il arrivait qu'à huit heures et demie le domestique, Louis, allumait les bougies, puis l'audition commençait ; vers le quatrième ou cinquième élève, une des bougies faisait : *tuff, tuff, tuff...* et s'éteignait ; deux minutes après, une deuxième bougie : *tuff, tuff, tuff...*



et s'éteignait aussi ; puis trois, puis quatre, puis toutes les bougies faisaient de même, et l'audition était interrompue...

On appelait Louis, qui essayait de rallumer les bougies, n'y parvenait pas, et les remplaçait par des neuvés ; les invités s'offraient pour aider, montaient sur les chaises, enfin c'était très gai, très mouvementé, on ne s'embêtait pas.

Ça, c'est moi qui l'avais inventé.

(N. B.—Les bougies ne s'éteignant que lorsque la cire était fondue jusqu'à la hauteur du trou, il ne restait aucune trace du mode opératoire, et le truc ne fut jamais découvert.)

ALBERT LAVIGNAC

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

En ce moment, la question du corset passionne toutes les femmes. Il n'est plus question de faire taille fine, mais simplement d'éviter la cambrure de la taille

devant. Pour ceci, le busc droit s'impose, assez fort et passé dans un corset dont les parties de devant n'ont aucune couture ceinturée. Pour les femmes minces cela va fort bien. Il n'en est pas de même des autres, qui sont obligées d'employer divers moyens pour arriver à loger la graisse qu'elles ont en trop. Nous n'avons pas à parler ici de ces subterfuges, quoique nous devions convenir cependant que les corsets droits se prêtent d'une façon merveilleuse à dissimuler l'embonpoint.

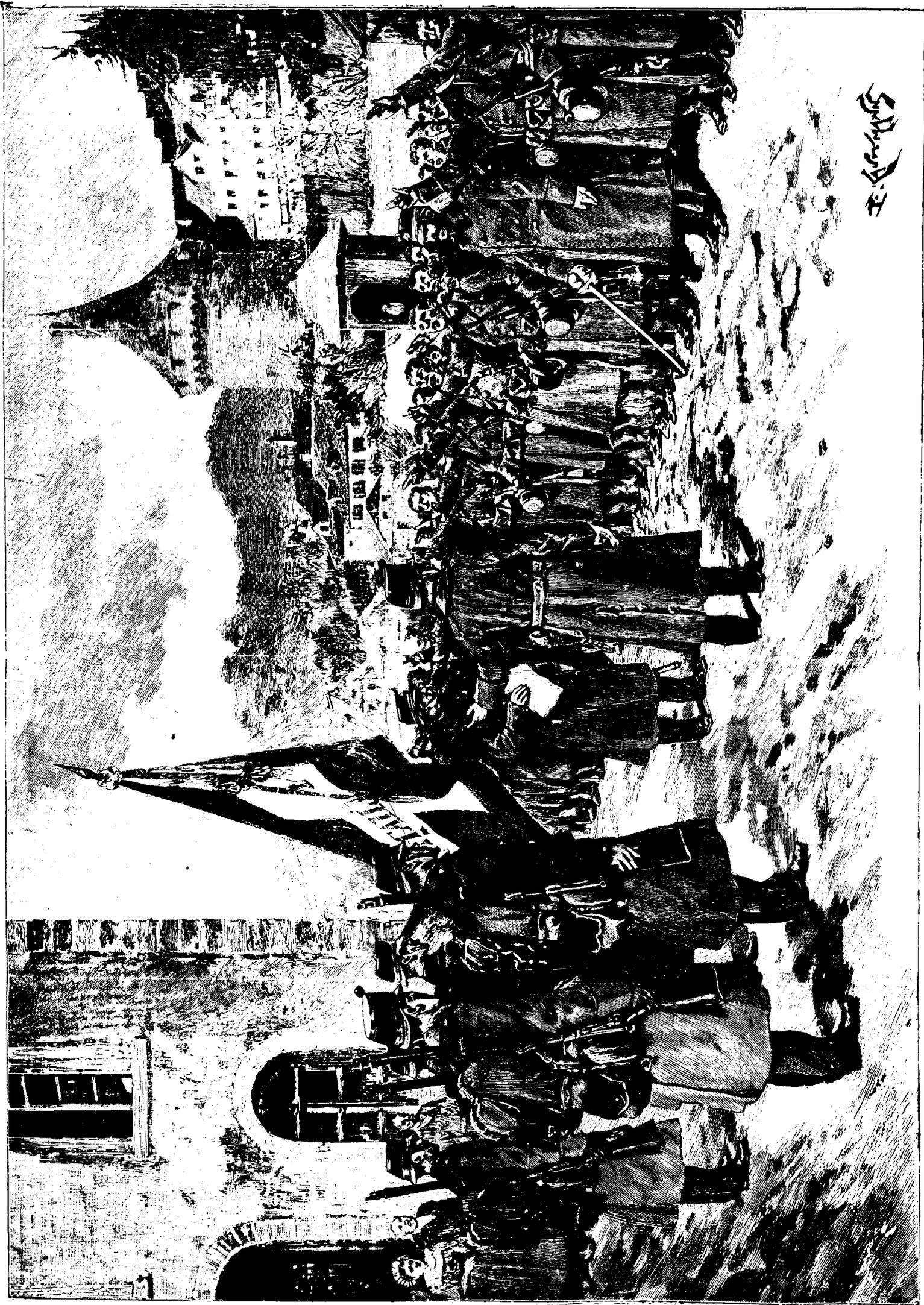
Nous commençons le printemps avec les robes de drap perforé et toutes les guipures de drap. Quoique l'industrie moderne fasse tous les jours des progrès étonnants et livre au commerce les plus jolies étoffes du monde, la mode préfère à toutes les nouveautés les étoffes unies. Le drap ajouré est donc employé pour les robes un peu habillées et la serge et les tissus anglais (ou portant des noms anglais) pour le complet tailleur, avec lequel les élégantes sont si complètement familiarisées qu'il leur est impossible de s'en passer. Nous avons tellement parlé précédemment de ces complets tailleurs, que nous hésitons vraiment à recommencer ces redites. Nous n'avons que deux ou trois observations à noter pour que nos gracieuses lectrices soient tout à fait renseignées. D'abord nous ferons remarquer que la jaquette cette saison se porte un peu plus longue que l'année dernière, sans dépasser les hanches cependant. Plus, la forme droite se fait moins.

On cambre volontiers les coutures et on ajuste les devants à demi par deux pinces, une de chaque côté. Ceci n'est pas facile à bien réussir et l'art du tailleur ne suffit pas toujours. Il a besoin d'être aidé par une couturière, de telle sorte qu'un complet ne va réellement bien que s'il est essayé par une couturière et cousu et repassé par un tailleur. Comme la blouse se porte beaucoup moins, on met sous la jaquette de petites chemises d'homme à plis, en toile ou baptiste blanche ou de couleur, à col rabattu. Ces chemises, très gentilles lorsqu'on entr'ouvre la jaquette, n'offrent pas les avantages de la blouse qui permettait d'enlever complètement le vêtement. Plus d'une parmi nous ne renoncera pas volontiers à la blouse de foulard ou de Liberty à cause de sa commodité.

On revoit pour la saison nouvelle, nombre de petits paletots de fantaisie, en soie noire ou en soie de couleur brodés de jais ou garnis de ces découpures de velours, si élégantes sur les robes, qu'il semble qu'on ne puisse s'en passer. On fait aussi de petits vêtements ressemblant un peu à des visites qui se recouvrent de rangs de frange souple, retombant les uns sur les autres. Ceci est nouveau et habille fort bien dans la note moderne, très collante et très dégagée. On porte toujours des collets cependant et les garnitures en ruches et petits rubans continuent à embellir nos toilettes. Comme nouveautés en chapeau, signalons la forme Directoire, encore si nouvelle qu'il n'y a que quelques grandes élégantes qui l'aient portée. Cette forme va bien avec notre coiffure mousseuse, qui remplit de façon charmante la passe en auréole.

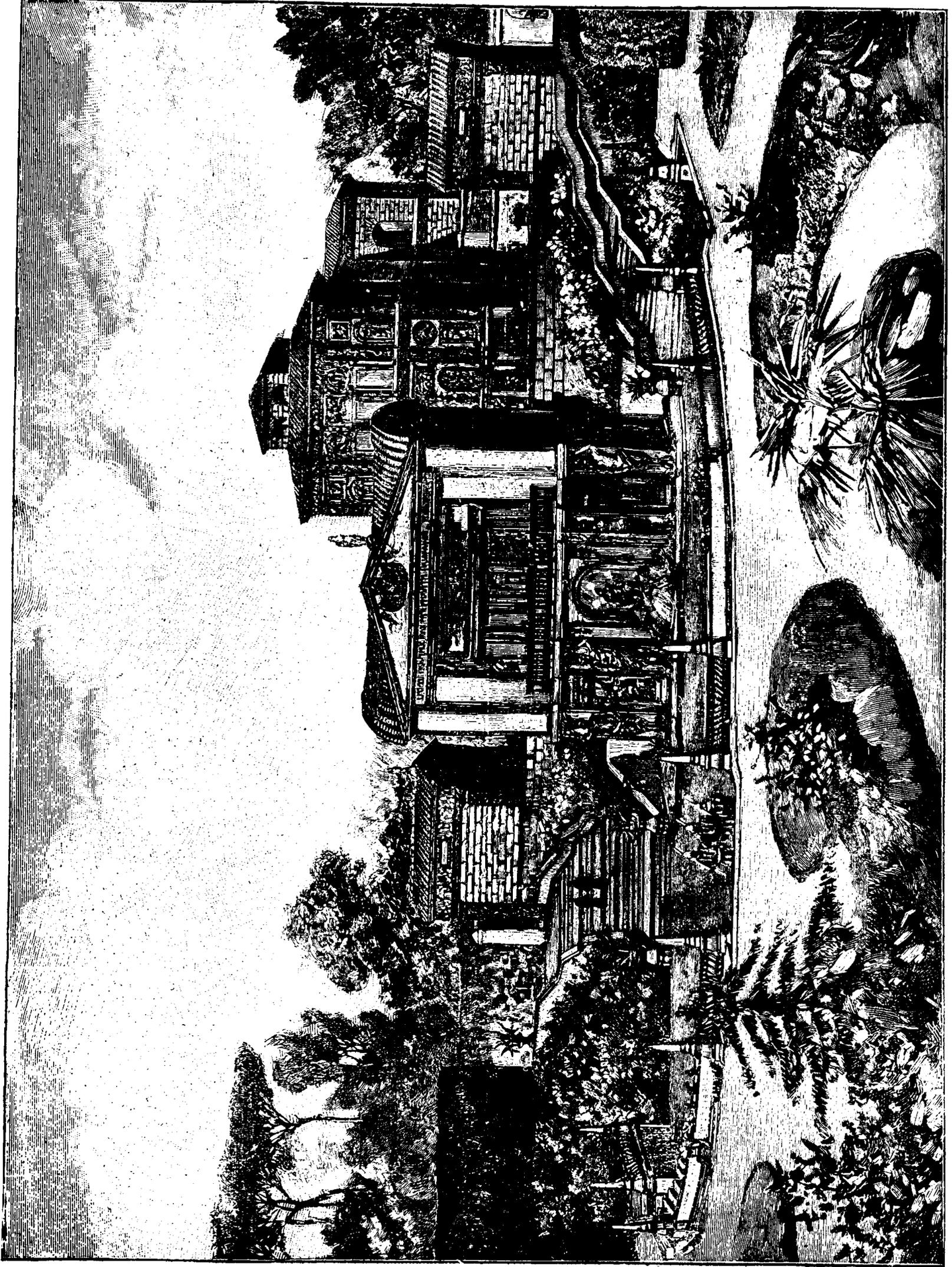
A Paris, on danse, on dîne et on soupe après le bal. La robe de drap se porte le soir. Elle a droit de cité dans les salons les plus élégants et se pose même, en tunique, sur des jupes de dessous, recouvertes de mousseline de soie. Comme gants, on ne porte que des gants blancs, mais d'un blanc éteint nuance mastic. Le suède mastic a surtout du succès. Les bas sont assortis à la teinte foncée de la toilette et même aux garnitures. Par exemple : avec une robe blanche, garnie de rubans ou de velours mapve, on prendra des bas de soie et des souliers de la couleur des garnitures. Avec une robe toute blanche, en revanche, les bas et les souliers blancs s'imposent. Avec les toilettes noires seulement il est encore permis de prendre bas et soulier noirs. Du reste, les bas noirs se portent beaucoup moins et les hommes eux-mêmes sont revenus aux chaussettes écrues à baguettes de soie de couleur. Ils ne portent plus la chaussette noire qu'en soie et avec l'escarpin vernis. Les bals et les soirées ne finissant qu'au mois de Juin, nous croyons indispensable de donner ces petits renseignements. Autres choses rela-

BLANCHE DE GÉRY



S. B. 1873

L'ARMÉE SUISSE. — Prestation du serment par les recrues



LA CONVALESCENCE DE LEON XIII. — Vue générale des jardins du Vatican

ÉCOLE LITTÉRAIRE

La 3ème séance publique de cette jeune société a eu lieu vendredi soir, le 7 avril courant, et nous sommes heureux de constater que l'École a remporté un nouveau et légitime succès. L'auditoire était nombreux et distingué et le conférencier du jour M. Jean Charbonneau s'est acquitté de sa tâche à merveille. Les autres membres de l'École, y compris le président d'honneur M. Louis Fréchette, ont été aussi très bien appréciés. Dans notre prochain numéro nous donnerons un compte rendu détaillé de cette séance, par un de nos collaborateurs, ainsi qu'un joli portrait de M. Jean Charbonneau.

HISTOIRE NATURELLE

UNE PARTICULARITÉ CANINE

Tout le monde a remarqué l'habitude spéciale qu'ont les chiens de tourner plusieurs fois sur eux-mêmes avant de se coucher. On attribue cette manie à une cause originelle.

Les chiens descendent tous de races sauvages et, dans l'état sauvage, ils étaient pour ainsi dire forcés de tourner longtemps sur la place où ils voulaient dormir, afin de se faire une couche plus moelleuse sur les herbes ainsi plétinés.

ARBRES QUI SIFFLENT OU CHANTENT

Une espèce d'acacia qui croît en grande abondance dans la Nubie et le Soudan est nommé par les indigènes : l'arbre siffleur. Ses bourgeons sont souvent distordus par l'action des larves d'insectes qui s'y amassent en paquets globulaires, d'un à deux pouces de diamètre. Après que l'insecte a fait sa sortie par une ouverture circulaire sur le côté de cette protubérance, le vent, en s'introduisant par cette ouverture, en fait un instrument musical dont les sons ont quelque analogie avec la petite flûte.

LE REQUIN

Le requin, cet affreux poisson qui suit les navires en attendant sa proie, comme les corbeaux suivent les armées en marche, est le réceptacle de tout ce qui tombe du bord indistinctement. Lorsqu'on en a harponné un, distraction à la portée des marins qui s'ennuient, l'inventaire du monstre suffirait à intéresser un commissaire-priseur ; on y trouve des bouteilles, des couverts, des boîtes de conserves, des fauberts, des effets de grand et petit équipement, de nombreux journaux, des os, des morceaux de cordages, du bois, des métaux. Le requin est le type achevé de l'utilisation des ordures ménagères dans les services maritimes. Il procède aussi aux "inhumations", si l'on peut s'exprimer ainsi, des pauvres gens qui tombent, morts ou vifs, du haut des bastingages. C'est bien le type de la vilaine bête.

Par un juste retour des choses, lorsqu'on capture le requin d'une façon méthodique, sa vilaine carcasse fournit à l'industrie et au commerce des produits d'autant plus appréciés qu'en massacrant le requin on venge toujours quelqu'un.

Voici ce que l'on en peut extraire en l'autopsiant et le débitant avec art :

Le foie contient une huile de belle couleur qui ne devient jamais trouble et qui possède des vertus médicinales comparables à celle de l'huile de foie de morue. La peau, séchée, prend le poli et la dureté de la nacre ; elle est marbrée et possède une ressemblance avec le corail fossile. Les bijoutiers s'en servent pour fabriquer

des objets de fantaisie, les relieurs pour en faire du chagrin, les menuisiers pour polir le bois. Les ailerons sont très recherchés sur les marchés chinois ; on les fait mariner et on les sert à la fin du dîner comme un hors-d'œuvre des plus délicats. La tonne d'ailerons se vend communément à Sydney 700 francs. Les Européens, qui n'apprécient pas encore les ailerons de requin comme nourriture, se contentent de les transformer en colle de poisson, qui rivalise avec la colle d'esturgeon préparée en Russie. Cette colle est employée pour clarifier les bières, les vins et les liqueurs. On l'utilise encore pour donner à la soie du soutien, pour la préparation du taffetas d'Angleterre, comme réactif en chimie, etc. Les dents du requin sont employées par les habitants des îles Ellis à fabriquer des armes de guerre. Quant à la chair du requin, malgré sa saveur huileuse, elle est mangée en certains pays. En revanche, elle est utilisée de concert avec le squelette pour la préparation d'un guano de bonne qualité.

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le Théâtre Français réserve, pour cette semaine, deux vaudevilles d'un grand intérêt, entre plusieurs autres surprises. Pas n'est besoin de faire l'éloge de Louis Cyr, qui vient d'être reconnu une fois de plus pour le champion du monde pour la force. Lundi dernier, il l'emportait sur Ronaldo, le champion allemand, en présence de 7,000 personnes au Parc Sohmer. M. Philips a immédiatement engagé MM. Cyr et Ronaldo pour une exhibition de tours de force au Théâtre Français. Ces tours seront les plus étonnants qu'on ait jamais vus sur une scène montréalaise.

Les deux Mlles Nelson feront aussi leur apparition au Français, cette semaine. Toutes les deux sont charmantes et chantent à ravir. Elles ont préparé un répertoire spécial, qui emportera, nous n'en doutons pas, les suffrages des amateurs.

MONUMENT NATIONAL

Le programme de jeudi dernier se composait de deux comédies de Labiche. La première, à quatre personnages, a été jouée par Mlle Chapdelaine et Yvonne Jacques et MM. Emmanuel et Elzéar Roy.

La pièce, qui est très amusante a été rendue avec tout l'art possible.

La seconde comédie, *La Poudre aux Yeux*, est une peinture de mœurs tracée de main de maître. MM. Rodrigue et H. Duhamel et J. H. Bédard y tenaient les premiers rôles masculins, et les rôles principaux du côté des femmes, étaient interprétés par Mlles Chapdelaine, Reid et Jacques et Mme Chapdelaine. *La Poudre aux Yeux* a été la pièce de résistance de la soirée et l'interprétation qui en a été donnée était tout à fait à la hauteur de ce qu'on attendait de nos jeunes artistes. Les toilettes des dames étaient très jolies.

Pour la vingtième Soirée de Famille, jeudi le 13 avril, on jouera le *Roman d'un Jeune Homme Pauvre*, le chef d'œuvre d'Octave Feuillet, au bénéfice de M. Raoul Barré, le sympathique artiste.

CONSEILS PRATIQUES

La mauvaise haleine.—Pour remédier à la mauvaise haleine, mettre quelques gouttes de teinture de myrrhe dans un verre d'eau et se rincer la bouche deux ou trois fois par jour avec ce liquide.

Pour calmer le mal de dents.—S'il s'agit d'une dent gâtée, rien à faire. Il n'y a qu'à la faire aurifier ou arracher. Mais si le mal est occasionné par une névralgie, prenez des feuilles de thé de n'importe quelle marque, faites-en une cigarette et fumez-la. Au bout de quelque bouffée, vous éprouverez un sensible soulagement.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Je prends la mine, la posture,
Le tour de ce qui m'apparaît,
Et tout le monde me connaît
Pour le portrait de la nature.—

Je parle aux sourds, je suis muet
Sur-le-champ, je peins trait pour trait,
Bien mieux que peintre et poètes ;
Voulez-vous voir ce que je suis ?
Cherchez à voir ce que vous êtes.
Rien davantage ne vous dis !

CHARADE

Lise demande mon premier,
Dans la crainte que mon dernier
Ne la prive de mon entier.

METAGRAMME

Sur quatre pieds je suis au bord de la rivière,
Changez un de mes pieds et vous allez voir
Ce que front d'un homme âgé fait voir,
Ce qui met souvent le poète au désespoir
Ou ce que le bon sens conduit chacun à faire.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 778

Logogriphe.—Corde et Code.

Enigme.—Herse.

Charade.—Tan-gage.

Ont deviné : J.-A. Langelier, St-Hyacinthe ; Jos. Dupont, Rochester ; L.-A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mme J. Sheldon, Hahville, La ; Mlle Joséphine Drouin, Montréal.

GRAVURE-DEVINETTE



Les étudiants en médecine font une grande retraite aux flambeaux. Mais où donc est leur président ?

M. Prudhomme est suivi par un mendiant qui murmure :

—Y a trois jours que je n'ai pas mangé !

—Eh bien, reprend Prudhomme, venez chez moi ce soir, vers les sept heures.

—Ce soir, fait le mendiant distrait, je peux pas ; j'ai du monde à dîner !



L'ÉTERNELLE HISTOIRE

LACHE !

PAR MME LA BARONNE S. DE BOUARD

En dépit de tous ses efforts, Suzanne Raincy ne parvenait ni à dompter, ni même à dissimuler complètement une secrète et pénible préoccupation.

C'était son jour, et l'élégant salon aux meubles de satin jaune d'or, aux fenêtres drapées de lampas broché à grandes fleurs mais sur un fond d'or terni, le salon encombré de bibelots artistiques de fleurs et d'albums, ne désemplissait pas, car les réceptions de Mme Raincy étaient très assidûment suivies.

Suzanne, mieux que jolie, possédait l'inaltérable beauté et l'invincible charme qui ne sont autre chose que le reflet d'une âme forte et d'une intelligence rare sur un visage doux et sérieux. Si elle n'attirait pas les fades compliments et le frivole marivaudage qui sont monnaie courante dans la plupart des salons à la mode, du moins elle avait ce rare et heureux privilège d'exciter et de retenir la sympathie. Les femmes l'aimaient pour son amitié franche et dévouée, pour son bon conseil, son sens droit et juste ; les hommes recherchaient respectueusement sa conversation attrayante et élevée aussi dépourvue de la trop libre aisance que de la timide gaucherie.

Son mari et elle réalisaient au plus haut point l'idéal du mariage chrétien : ils ne vivaient que l'un pour l'autre, et, tous deux, pour les six enfants qui leur formaient la plus belle et la plus enviable des couronnes. Leur fortune était modeste : elle se composait simplement des appointements de Michel Raincy, vérificateur des eaux et forêts. On sait que les situations de l'administration forestière sont plus honorifiques que rémunératrices. Afin d'ajouter aux ressources du ménage, Michel, intelligent et brillant élève de l'École de Nancy, occupait ses loisirs à faire courir la plume, et ses articles, souvent remarquables, étaient disputés non seulement par les journaux de la région, mais encore par ceux de Paris.

Cette double situation créait à M. et à Mme Raincy de nombreuses relations. La plupart n'étaient point banales, car généralement, quand des connaissances nouvelles paraissaient dans l'hôtel du cours Léopold, elles étaient promptement classées : celles que l'esprit futile et superficiel du monde aimait seul ne revenaient que rarement ; elles trouvaient le salon de Suzanne trop sérieux et n'y rencontraient, d'ailleurs, qu'un froid accueil ; les autres, — il faut dire que l'élite est presque toujours le petit nombre, — passaient vite au rang d'amis, et on les recevait avec la plus cordiale intimité.

Il fallait à Suzanne beaucoup de sagesse et d'économie pour équilibrer son budget de façon que les réceptions, pour ainsi dire obligatoires, ne nuisissent en rien à la vie de chaque jour, et au bien-être, à l'éducation des enfants.

Mais Suzanne était à la fois très active, très adroite et très raisonnable ; ses toilettes fort simples et qu'elle confectionnait elle-même suivaient discrètement la mode sans la dépasser et ne tendaient jamais à éclipser celles de ses égales, ou à égaler celles de ses supérieures en position ou en fortune.

Ce jour-là, par extraordinaire, Mme Raincy, habituellement calme, était nerveuse, agitée, et n'accordait qu'une oreille distraite à la conversation générale ; parfois elle prêtait l'oreille ou redressait brusquement sa tête penchée sous le poids d'une inquiète pensée ; sa main ouvrait et repliait par saccades les lames d'ébène de son éventail en moire grise. . . . Elle ne retint pas avec les instances accoutumées, les amis privilégiés pour lesquels elle prolongeait volontiers l'heure de la réception, et, quand le dernier visiteur eut franchi le seuil du salon, le sourire stéréotypé sur ses lèvres, s'en effaça et un gros soupir échappa de sa poitrine oppressée.

Rapidement, le froufrou de sa robe produisant sur son passage comme un battement d'ailes précipité, elle traversa dans toute sa longueur le vestibule ouaté d'une épaisse moquette et tourna le bouton d'ivoire d'une porte à deux battants. A sa grande surprise, le pêne ne joua pas dans sa gâche ; elle eut beau malmener la serrure récalcitrante, la porte ne céda pas et le bruit que fit Suzanne impatiente l'empêcha d'entendre celui beaucoup plus léger d'un papier froissé en toute hâte.

— Michel ! disait la jeune femme, Michel, n'es-tu pas là ? . . .

La clef tourna à l'intérieur, la porte s'ouvrit, et Michel Raincy, un peu pâle, son œil troublé, faisant vivement le tour de la pièce, parut devant sa femme.

— Quelle vivacité, ma Suzanne ! dit-il d'un ton qu'il s'efforçait visiblement de rendre léger.

— Pourquoi te renfermes-tu ? . . .

— Oh ! oh ! quelle inquisition ? Madame ne me permet pas de clore ma porte pour . . . travailler un peu tranquille ?

— Ne plaisante pas, dit Suzanne, le fond de ton accent donne un démenti si formel à tes paroles !

— Voyons, Suzanne, qu'as-tu ? que veux-tu dire et que crois-tu donc ? . . .

— Je ne sais pas, mon ami.

— Toi si sage, quelle folie ! . . .

— Explique-t-on, raisonne-t-on un pressentiment ? Michel, pour la première fois depuis douze ans, tu me dissimules quelque chose . . . Tu travaillais, dis-tu ? . . . fais voir tes comptes ou ton article.

Instinctivement, Michel posa la main sur son buvard en maroquin.

— Voyez-vous cette curieuse ! . . . Je travaillais . . . sans ma plume . . . l'esprit ne peut-il pas s'exercer seul ? . . .

— Michel, tu me caches quelque chose . . .

— Encore ! . . . ma chérie, je . . . je t'assure que non.

— Tu es pâle, ton regard fuit le mien.

— C'est ton agitation qui me peine et me fait du mal. Je t'en conjure, calme-toi. Dis-moi ce qui t'inquiète, je dissiperai tes craintes.

— Ce matin, à déjeuner, tu ne peux nier avoir été sombre et triste, à peine as-tu goûté à des plats qui te plaisent et que j'avais fait préparer à ton intention . . . et puis . . .

— Et puis, voyons, mon cher juge d'instruction ?

— Et puis, poursuivit la jeune femme avec effort, quand Louis et Fabien se sont levés de table et ont pris leurs cartons pour se rendre à l'externat, tu ne les a pas embrassés comme à l'ordinaire.

— Vraiment ! . . .

— Non : tu les as serrés contre toi d'un mouvement passionné.

— Eh ! tous les jours on a de ces élans de tendresse. Suzanne, en continuant ainsi, tu m'affligeras, je crains que ton imagination ne t'occasionne des secousses malades . . .

Mme Raincy soupira.

— Michel, tu vas me jurer . . .

Il l'interrompit avec une sorte de colère.

— Allons ! dit-il, cesse cet enfantillage. Voici cinq heures. Ne dois-tu pas chanter au salut, chez les Dominicaines ? . . .

— J'avais promis, mais je n'y songeais plus.

— Il est grand temps que tu partes. Va, va t'habiller, ma Suzanne, et prie bien le bon Dieu . . .

Elle hésita un instant, puis, voyant l'air mécontent de son mari, elle n'osa point insister davantage. A regret elle fit un pas vers la porte, retournant vers lui la tête . . .

— Allons ! fit Michel, viens m'embrasser, enfant . . .

Très tendrement il baisa son front et ses joues ; elle lui rendit avec effusion son étreinte et enfin franchit le seuil.

La porte refermée, Raincy tomba dans un fauteuil et étreignit son front entre ses mains crispées :

— Oh ! Dieu ! ô mon Dieu ! gémit-il d'une voix sourde, elle voit trop clair ! . . .

A l'église, sous les arceaux de la paisible chapelle où la demi-obscurité et le silence répandaient un calme mystique, Suzanne se rasséréna un peu ; elle pria, elle pleura sans trop savoir pourquoi devant le Dieu compatissant et indulgent à toute souffrance : ces larmes détendirent ses nerfs surexcités.

Quand elle sortit, le salut terminé, il était plus de six heures, le jour baissait rapidement. Au lieu de rentrer chez elle par le plus court, elle prit des rues détournées ; car elle voulait aller chercher les deux garçons, ses aînés, externes au petit collège des Oblats de Marie. Quand elle arriva, ils étaient déjà partis sous la direction du frère convers. Suzanne s'en revint seule.

Et avec cette solitude, que la tristesse de la nuit descendant sur la terre rendait plus lourde, ses inquiétudes lui revinrent aussi.

Elle se mit à marcher plus vite, éprouvant une grande hâte de quitter l'ombre que projetaient plus épaisse les grands arbres du cours et de retrouver sa maison souriante et gaie, la lanterne aux verres de couleur éclairant le vestibule, les enfants s'y bousculant pour arriver plus vite à leur mère, et Michel l'attendant dans la salle à manger, paisiblement les pieds sur les chenets, au coin du feu, près de la table dressée.

C'était l'accueil de tous les jours quand elle rentrait au logis, ah ! qu'il lui tardait de se réchauffer à cette tiède atmosphère chargée de tendresse, car vraiment sous ces arbres, dans cette route sombre où les pas s'assourdisaient sur le sable fin, il faisait trop froid et trop noir !

Un frisson agita Suzanne. Que novembre était un triste mois et que l'hiver venait vite !

Tout à coup elle tressaillit et s'arrêta comme si un choc violent l'eût clouée sur place.

Le nom de son mari arrivait à ses oreilles prononcé par un homme causant avec un autre, et marchant en sens inverse de la jeune femme.

—Oui, répondit le second, c'est une triste affaire : Raincy a agi en brave et galant homme, il ne pouvait faire autrement. . . .

Tout en parlant ils dépassaient Suzanne sans la voir. Alors elle fit volte-face, et sans bruit se mit à les suivre.

—Quel malheur tout de même, reprit le premier, que la vie d'un honnête homme, d'un homme utile, intelligent, d'un père de famille, soit à la merci d'un paltoquet parce que ce paltoquet aura l'humeur provocatrice. . . .

—Eh ! mon cher, que voulez-vous ? Comme toute loi, la loi du monde est dure. . . . et il n'est pas permis de s'y soustraire. Raincy n'avait autre chose à faire que de jeter sa carte à ce monsieur et de désigner ses témoins. . . .

—Tout le cercle est en rumeur, paraît-il. On aime beaucoup Raincy et infiniment moins Dartois. Vous avez été témoin de la bagarre ?

—Oui, nous étions plusieurs qui avons tenté de nous interposer, mais sans succès.

A quelle heure la rencontre ?

—Demain, au petit jour ; dans un bois du côté de Tomblaine, dit-on.

Suzanne, tremblante comme une feuille et si défaillante qu'elle croyait tomber, fut obligée de s'arrêter et de s'adosser au tronc d'un arbre. Elle en savait assez. A quoi bon, d'ailleurs, suivre ces hommes, puisqu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre ; elle se demandait seulement si ses jambes fléchissantes la porteraient jusqu'au logis, si ses nerfs reprendraient assez de ressort pour lui permettre de quitter son appui, de faire quelques pas et de franchir le court espace qui la séparait de sa maison.

Les deux mains serrées sur la poitrine, elle laissait couler de ses yeux, sans les sentir glisser sur ses joues, de grosses larmes, des larmes amères. Son imagination n'avait donc pas forgé à loisir d'effrayantes chimères, et cette double vue, qui semble départie aux cœurs très aimants, ne l'avait pas trompée.

Son Michel allait se battre ! . . . Oui, tout à l'heure un homme le disait d'un ton indifférent, à peine apitoyé. Il ne pouvait faire autrement sans se déshonorer ; rude loi que celle d'une société qui ne vit que de préjugés, mais loi inflexible ! . . .

Inflexible ! et pourquoi ? Avant d'appartenir à la société indifférente et cruelle, n'était-il pas à sa famille, à sa femme, à ses enfants ? Avant d'obéir aux préceptes du monde, ne devait-il pas s'incliner devant ceux de la religion, n'avait-il pas à obéir aux ordres de l'Eglise, plus sacrés que le code d'un faux honneur ?

Michel, si intelligent et si chrétien, avait-il donc perdu de vue ses premiers devoirs, ceux de croyant et de chef de famille, pour ne plus songer qu'à des devoirs secondaires et illusoire ? Craignait-il plus le jugement des hommes que la condamnation de Dieu ? Plus encore que la vie de Raincy, son âme apparaissait en péril à la courageuse femme. Vite, vite, il fallait qu'elle se rendît à son propre poste près du noble, mais faible cœur dont elle était depuis douze ans l'éguide et le conseil.

Galvanisée, Suzanne se prit à courir : d'une main fiévreuse, tout en accélérant le pas, elle cherchait au fond de sa poche le passe-partout qui ne la quittait jamais.

Elle trouva du premier coup la serrure, comme si ses yeux eussent percé les ténèbres de plus en plus épaissies : elle poussa le battant de chêne, elle entra.

Les enfants l'entourèrent et, tout d'un coup, saisis de la voir pâle et bouleversée, s'arrêtèrent sans l'embrasser.

—Qu'as-tu, mère ? s'écrièrent-ils. Es-tu malade ? . . .

Elle fit de la tête signe que non.

—Où est votre père ?

—Papa ? dit Fabien, il est là dans son bureau. M. de Lafforgue et M. Beaudoin sont venus tout à l'heure. . . .

Mme Raincy tressaillit.

—Ils sont restés longtemps ?

—Pas bien longtemps, maman. Il y a déjà un moment qu'ils sont partis.

Suzanne traversa le vestibule, elle jeta un coup d'œil dans la salle à manger où la femme de chambre achevait de dresser le couvert.

—Il est bien plus de six heures, madame, dit la servante, et Thérèse a déjà demandé deux fois s'il fallait servir, si madame était de retour.

—Dites qu'elle serve.

Tout en ôtant sa capote et sa pelisse, Suzanne ouvrit la porte du cabinet de travail.

—Michel, dit-elle, le plus tranquillement qu'elle put, veux-tu venir dîner ? c'est prêt.

A peine parlèrent-ils pendant le repas, ils mangèrent moins encore. De bonne heure, Suzanne emmena les enfants : les quatre petits couchaient dans un vrai dortoir ; dans un cabinet, près de la chambre du père et de la mère deux lits jumeaux attendaient Louis et Fabien.

Quand tous les yeux clos et les respirations devenues sonores et

régulières assurèrent Suzanne que le sommeil était général, elle se jeta à genoux devant son crucifix, les yeux fixés sur le Christ, dans une expression d'ardente prière, puis elle descendit rapidement.

Dans le cabinet de travail elle entendait Michel aller et venir d'un pas saccadé. Elle marcha tout droit vers lui, lui prit les mains, et le regardant bien en face :

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu te battais demain matin ? demanda-t-elle nettement.

—Suzanne ! . . .

—Oui, pourquoi ? . . .

—Qui t'a appris ?

—Qu'importe ! mais toi, pourquoi me l'as-tu caché ?

—Pourquoi ? Hélas ! ma bien-aimée, à quoi bon te torturer, t'alarmer ? Je me sens si faible devant tes douleurs. . . . Tu aurais bien su assez tôt. . . .

—Gh ! ce sont là de mauvaises raisons. Tu ne voulais pas me tourmenter, dis-tu ? . . . et si demain, sans préparation aucune, on m'avait rapporté ton corps inanimé ?

—Dieu ne permettra peut-être pas ? . . .

—Te doit-il sa protection, Michel, en échange du mépris que tu fais de sa loi ? . . . Tiens, la vraie raison de ton silence, la voici : tu sais qu'en te battant en duel, tu commettais un crime, et tu ne voulais pas que je l'empêchasse.

—Pauvre enfant, que peux-tu contre la loi de l'honneur ? . . .

—Fausse loi, faux honneur ! Je ne reconnais ni l'un ni l'autre.

—Mais moi . . .

—Toi non plus. Tu es chrétien, tu es pieux, Michel, tu sais que l'Eglise réprouve le duel et excommunie les duellistes.

—On m'a insulté, Suzanne ! Tu ne peux vouloir qu'on le fasse impunément : un insolent a levé la main sur moi, et si elle n'a pas touché ma joue, je n'en tiens pas moins le soufflet pour reçu. . . . Comment ! tout ton sang ne bouillonne pas ? Accepterais-tu donc de me laisser déshonorer ? . . .

—Oh ! l'insulte ne déshonore que l'insulteur. . . .

—Logique de femme ! . . .

—Non, logique sensée, logique rigoureuse, logique honnête et religieuse. . . . Au fond tu le comprends, Michel.

—Oui, je le comprends, oui, je le juge ainsi ; mais le monde. . . .

—Oh ! Michel, qu'est le monde en face de Dieu ? Ses préjugés ont-ils plus de poids que la vie d'un homme ? . . . Quoi ! pour une futile querelle, tu dois risquer tes jours ! . . . et si tu meurs pour obéir à cette loi absurde et criminelle, que fera en faveur de ta veuve, de tes orphelins, la société qui t'aura volé à eux, au nom de je ne sais quel droit ? . . .

—Pauvre Suzanne ! ton cœur te trahit ; tu as peur d'une issue fatale, et ma mort seule. . . .

La jeune femme redressa fièrement la tête :

—Non, dit-elle d'une voix assurée, je ne suis pas indigne de toi, je ne suis pas pusillanime : je t'aime plus que tout au monde ; mais comme toi, je préfère l'honneur à la vie. . . .

—Tu vois bien. . . .

—Seulement, toi, tu envisages faussement l'honneur : il ne consiste pas dans la considération d'un monde faillible et injuste : il réside dans la conscience du devoir accompli. Je crains ta mort. Oui certes, mais je t'envierais la braver pour l'accomplissement d'un devoir. . . . d'un acte de dévouement. Ce qui m'épouvante, Michel, c'est la perte de ton âme. Je me résoudrais à te pleurer avec l'espoir de te revoir un jour prochain ; mais penser que tu serais à jamais perdu pour Dieu, pour moi ; que nos éternités ne se rejoindraient jamais, que nos enfants ne pourraient plus aspirer à revoir au ciel le père qu'ils ne verraient plus sur la terre : voilà ce qui me rendrait folle de désespoir. . . . Voilà ce que j'empêcherai à tout prix. . . . cela ne sera pas, Michel. . . .

—Suzanne, on m'appellera un lâche. . . . tous les regards se détourneront du mien, toutes les mains fuiront ma main comme si j'étais un voleur ou un faussaire. Suzanne, peux-tu vouloir cela ? . . .

—Michel, cela peut-il t'effrayer plus que la colère de Dieu et que l'éternité de haine, de désespoir sans remède des damnés ? . . . Michel, le brevet de courage qui te sera décerné par les hommes te suffira-t-il, si tu es un lâche en effet ? . . .

—Un lâche, moi ! . . .

—Oui, ta conscience te le criera à toute heure du jour, tu auras méprisé Dieu pour le monde. . . . et moi. . . . moi ! . . . ô Michel, je ne pourrai plus t'estimer, et sans estime un amour comme le nôtre ne peut plus vivre. . . .

—Suzanne, tu es cruelle, tu me fais bien mal. . . .

La fin au prochain numéro

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOIJARD

(Suite)

Elle préparait ainsi, petit à petit, des morceaux de cette bourre de laine, de cette pitouille que l'ingénieuse charité a trouvé moyen d'utiliser et qui, tissée de nouveau, convertie en chaudes étoffes, servait à faire des vêtements pour les orphelins et les vieillards de la soeur Saint-Paul.

Flor descendit ensuite, traversa la cuisine où Julie, si absorbée qu'elle fût par ses préparations culinaires, abandonna cependant fourneaux et casseroles pour la suivre d'un regard charmé.

Puis, ayant pris sur la table du salon les lettres recommandées à ses soins par Mme Guéthary, la jeune fille se dirigea vers la grille du jardin pour y attendre le facteur.

A l'angle du mur d'enceinte de l'étroit enclos, s'élevait une petite terrasse dominant la route et garnie de quelques sièges rustiques.

Florence gravit la rampe bordée de lauriers-thyms et de daphnés qui y accédait, pour regarder, par-dessus la balustrade de pierre, si elle voyait venir le facteur.

Elle n'aperçut personne dans le chemin désert, aussi loin que la vue pût porter ; néanmoins, elle ne revint pas vers la maison.

Accoudée à la crête du petit mur, elle suivait d'un œil distrait, dans le jardin voisin, les ébats de deux enfants galopant le long des allées, à travers les pelouses et les massifs.

Tous les détours lui en étaient familiers, car c'était là qu'enfant, elle aussi avait joué ; mais ses jeux tranquilles de petite fille ne ressemblaient pas aux bruyantes poursuites de ces garçons taquins et batailleurs qui saccageaient les plates-bandes et brisaient les arbustes à peine feuillés.

Elle, elle restait des heures entières, occupée par la confection de ses *pâtés* de sable, ou absorbée dans sa contemplation respectueuse et recueillie des fleurs précoces : les violettes pointant, timides, sous le voile de leurs feuilles sombres ; les perce-neige aux blanches clochettes veinées de leurs fines stries vertes ; les crocus d'or ou d'améthyste, et les jacinthes doubles et superbes au violent parfum...

Elle se voyait, sous l'ombrage grêle des pins, promenant sa poupée avec des sollicitudes graves de petite maman, tandis que sa mère à elle, sa jolie mère Flora, si douce, si pâle et si triste, la couvait d'un regard de caresse, à la fois tendre et désespéré.

Au fond du jardinet, derrière le rideau des arbres aux rameaux desquels verdissaient les premières pousses, transparissait le petit chalet, avec son toit rustique bordé d'un auvent en bois découpé, ses balcons à jour, ses murs crépis où grimpaient les pâles glycines.

Il était tel qu'au temps où Flora Dally et sa petite fille l'avaient habité ; tel à cette heure encore, avec ses fenêtres closes et ses jalousies baissées qu'à l'heure tragique dont Florence ne pouvait se souvenir sans frissonner, l'heure où la douce morte, avec son visage de marbre, ses blanches mains froides croisées sur son chapelet, lui était apparue dans les plis rigides du linceul qui l'enveloppait, belle et touchante ainsi qu'une surnaturelle vision.

Elle ferma les yeux, bouleversée par ce souvenir trop poignant.

Quand elle les rouvrit le charme était rompu : toutes les croisées grandes ouvertes, laissaient apercevoir les stores d'étamine brodée, aux gaies rayures multicolores, et, penchée au balcon de l'une d'elles, une jeune femme, vêtue d'une robe claire enfreluchée de rubans et de dentelles, appelait d'une voix rieuse les deux lutins tapis, malicieux, dans l'épaisseur des massifs.

Elle ne ressemblait pas à Flora Dally, cette triomphante jeune mère en qui la parole et l'attitude, l'élégance tapageuse, la sonorité du rire éclatant, tout, jusqu'à l'envolée hardie des cheveux fous, d'un blond de soleil, trahissait un débordant bonheur de vivre.

Florence détourna son regard du gai spectacle, qui lui parut jurer étrangement avec le décor mélancolique, jusqu'alors peuplé de ses seuls souvenirs.

Hélas ! en ce monde, les choses inanimées, seules, ne changent pas ; et, tandis qu'elles conservent leur aspect immuable, les fragiles créatures humaines passent, vieillissent, meurent et se renouvellent dans l'incessante évolution des générations successives.

La présence de ces hôtes nouveaux dans le logis qui, toujours

semblable à ce qu'il était autrefois, évoquait, pour elle, avec tant de fidèle netteté, les images du passé lointain déjà, blessait Florence à l'égal d'une profanation.

Ces enfants qui, dans leur malfaisante turbulence, foulaient au pied les fleurs dont elle avait aimé le parfum et religieusement respecté la fraîcheur, cette jeune femme qui parlait haut et riait fort, en étalant ses voyants atours au balcon de la chambre où Florence Dally avait souffert, avec une patience de martyre, sa lente agonie, lui faisaient l'effet d'intrus audacieusement installés dans une maison qui n'était pas la leur, ou entrés par mégarde dans une retraite mystérieuse et sacrée, qui n'avait pas été préparée pour eux.

Le facteur n'apparaissait toujours pas.

Florence avait posé sur l'entablement de la balustrade les lettres de Mme Guéthary ; sur le banc rustique, qui courait autour de la terrasse, elle se laissa tomber, un peu lassée, assombrie sans savoir pourquoi,—peut-être par le contraste, avec sa mélancolie, de la gaieté trop vive des voisins ; par le soir qui tombait, triste de la cime noire des grands pins, et par le sentiment qui lui vint soudain d'un étrange et complet isolement.

Le voile du crépuscule qui, peu à peu, embrumait le paysage et rétrécissait l'horizon, ne lui semblait pas descendre sur la terre, seulement pour la nuit venait. On eût dit que c'était tout le reste de sa vie, son avenir désenchanté sur lequel il s'abaissait et qu'il enveloppait comme d'un suaire.

Son avenir ? Jusqu'ici elle n'avait pas pris le loisir d'y songer.

Les tristesses du présent, la maladie frappant l'une de ses vieilles amies, l'inquiétude accablant l'autre, avaient occupé uniquement sa pensée, l'absorbant au point de la faire s'oublier elle-même.

Dans l'inaction de cette heure d'attente et de rêverie, elle faisait involontairement retour vers les étapes parcourues de sa vie d'orpheline, étapes nombreuses déjà, dont chacune lui avait donné l'illusion de l'entrée au port, et après chacune desquelles, cependant, il lui avait fallu recommencer son douloureux pèlerinage à travers le monde.

Peut-être celui-ci n'était-il pas terminé ? Qui pouvait lui fixer la durée de la halte présente ?... halte paisible, sinon joyeuse, où elle trouvait encore, avec l'abri matériel, l'appui de vraies affections. Combien de temps ce soutien moral lui serait-il laissé ?

Le combat de la vie avec ses âpretés, la rudesse de ses exigences brutales, l'effrayaient moins que la désespérante solitude du cœur.

Ah ! qu'elle enviait ces enfants privilégiés dont les jours s'écoulaient paisibles et uniformes dans la maison paternelle, et dont les larmes même n'ont pas d'amertume, puisque, sitôt qu'elles jaillissent, la main attentive d'une mère les étanche dans une caresse...

Elle avait été pourtant heureuse, à Kilmore-Castle... Oh ! bien heureuse, en dépit des froideurs de l'aïeule et des mauvais vouloirs de Gerald ! Là, elle avait pu oublier qu'elle était orpheline, car la protection dont Noll l'enveloppait se doublait des subtiles douceurs d'une sollicitude quasi maternelle.

Mais à quoi bon ces souvenirs dont le charme attristant l'amollissait ? C'était bien fini... ; et la maison de famille, désormais, lui demeurait fermée.

Si parfois sa faiblesse s'était raccrochée au secret espoir que la porte s'entr'ouvrirait encore devant ses pas, aujourd'hui il lui fallait abandonner cette chimère de son imagination.

Depuis tantôt quatre mois qu'elle avait quitté le manoir, Olivier ne lui avait pas écrit... Rien, pas un mot, fût-ce un reproche ou un regret !...

Pourtant, dans sa lettre d'adieux,—en lui disant où se réfugiait son chagrin,—ne le suppliait-elle pas de lui envoyer au lieu de son exil, pour en adoucir l'amertume, le pardon qu'elle sollicitait à mains jointes.

Noll ne lui avait pas écrit. De ce silence irrité ou dédaigneux, elle avait conclu qu'il restait impitoyable ; que son cœur ulcéré ne pouvait pardonner, après tant de bienfaits, l'apparente ingratitude de sa pupille, l'abandon, la trahison de sa fiancée... Avec quelle rigueur ne devait-il pas l'accuser, la juger, la condamner !

A plusieurs reprises, elle avait eu la velléité de tenter de se justifier, d'essayer de fléchir cet obstiné ressentiment, et chaque fois, la plume lui tombant des mains, elle s'était arrêtée, découragée, avant d'avoir tracé les premières lignes du timide plaidoyer dont elle sentait d'avance l'inanité.

Ah ! si elle avait pu pénétrer le mystère de ce cruel silence, de la lettre dérobée, et des fourberies si habilement cruelles par lesquelles Noll lui-même s'était laissé abuser !...

Si elle avait pu voir Noll, de son côté, commençant et déchirant, tour à tour, vingt lettres de rappel, et toujours arrêté, lui aussi, par la même pensée douloureuse qui brisait l'élan de son cœur :

« Elle a voulu que la chaîne du passé fût rompue pour ne plus se renouer, puisque, sans un adieu, elle a fui, me cachant jusqu'à sa retraite ! »

Ainsi le silence, entre eux, plus implacable à mesure qu'un jour venait s'ajouter aux jours déjà écoulés, sans cesse élargissait l'abîme...

—Mademoiselle, voici le courrier de ces dames.

Florence tressaillit et se leva brusquement.

Le facteur, se haussant sur l'accotement du mur, lui tendait les correspondances.

Elle les prit machinalement, l'esprit absent encore,—il avait voyagé si loin ! et, en échange, remit au piéton les lettres préparées par Mme Guéthary.

Celle-ci ne rentrait pas ; elle avait dit qu'elle ne reviendrait qu'assez avant dans la soirée. Après un dernier coup d'œil jeté sur le chemin où, déjà, la silhouette allongée du facteur se confondait presque, dans l'éloignement, avec la teinte grise du sable, Flor revint vers la villa en serrant autour du cou, car la fraîcheur du soir la saisissait un peu, le léger fichu qu'elle y avait enroulé en sortant.

Quand elle entra dans la salle à manger, la lampe était allumée, et Julie, qui, en l'absence de Mélanie, dressait le couvert, lui annonça qu'après avoir pris le potage, qui constituait tout son souper, Mlle d'Yzor venait de s'endormir paisiblement.

La jeune fille, qui s'appêtait à monter voir la paralytique, s'assit au coin du feu, et, comme il était trop tard pour entreprendre un ouvrage quelconque, elle prit, distraite, le paquet de lettres et de revues que lui avait remis le facteur, afin d'y choisir un journal.

Le courrier, au tranquille chalet où les distractions étaient rares, constituait le grand événement des journées monotones ; mais maintenant son arrivée laissait Florence aussi indifférente que d'abord,—alors qu'elle attendait encore *quelque chose* de Kilmore Castle,—il lui avait causé de poignantes émotions....

Tandis qu'elle faisait, sans hâte, couler l'un sur l'autre les divers plis qui le composaient, la vue d'un timbre d'Angleterre, à l'angle d'une lettre d'un aspect particulier, la secoua d'une commotion violente.

Ne rêvait-elle pas ?... Sa main, soudain mal assurée, eut quelque peine à dégager d'entre les autres cette missive, et une sorte de brouillard, descendu sur son regard troublé, ne lui permit pas tout d'abord de déchiffrer la suscription.

Son nom !... son nom,.... "Miss Florence Dally", il y avait son nom sur l'adresse !

L'enveloppe était large et commune, et l'écriture incorrecte, tracée par des doigts malhabiles, avait écorché le papier fruste en maint endroit. Le timbre gras de la poste, trop chargé d'encre, le maculait, à la place où on l'avait apposé, d'une lourde tache confuse, d'où ne se dégagèrent ni le nom du bureau, ni la date du départ.

Qui donc avait écrit cette lettre, que Flor crut ne jamais pouvoir ouvrir, tant elle tremblait ?

Enfin l'enveloppe, lacérée, glissa à terre.... Le regard de la jeune fille courut à la signature ; puis, d'un trait, elle lut les quatre lignes dont les mots dansaient devant ses yeux, au milieu de la page blanche.

Un cri s'étouffa dans sa gorge.

Elle se leva d'un mouvement fou, les mains en avant, comme pour courir.

—Noll !... ah Dieu !... Noll !...

Mme Guéthary, qui rentrait, s'élança vers elle, pâle de saisissement.

—Flor, mon enfant chérie, que vous advient-il ?...

Les paroles de sa vieille amie parurent l'éveiller d'un songe.

Elle passa la main sur son front, relut la courte lettre, comme si elle eût voulu douter du témoignage de ses yeux ; puis, s'efforçant de parler avec un calme que démentaient sa pâleur et l'altération de sa voix :

—Amie Angélique, dit-elle, c'est d'Archie Brice.... et Olivier est très mal....

—Ma chérie !

—Il faut que je parte, regrit-elle, vous pensez bien ?... il le faut.... Qu'importe *tout* quand je sais qu'il souffre.... quand Brice croit....

Elle frissonna, n'osa dire ce que Brice croyait, et recommença plus vite encore, comme si une longue course, déjà, l'eût essoufflée :

—Je veux partir tout de suite.... tout de suite.... c'est si loin !... Que d'heures encore avant qu'il me renvoie !... "La joie de ses yeux !..." Il m'appelait ainsi quand j'étais petite.... Brice dit que cela seul.... Mais il faut que j'arrive !... et c'est si loin !...

Tout en parlant par phrases hachées, presque incohérentes, elle était sortie de la salle à manger....

Dans le vestibule, étaient suspendus à une patère la pelisse et le chapeau qu'elle prenait pour ses courses matinales à l'église ou chez les pauvres qu'elle visitait, tantôt avec Mme Guéthary, tantôt avec la Sœur Saint-Paul.

Elle les prit, se coiffa et se vêtit en un clin d'œil....

La vieille dame, effrayée de son exaltation, la saisit par les plis de son manteau, et, la retenant de toute la force de ses frêles poignets :

—Florence !...

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

Le pauvre enfant se retourna à demi, frémissante.

—Ah ! supplia-t-elle, amie Angélique, ne m'arrêtez pas.... laissez-moi partir....

—Mais, ma pauvre chérie, je ne veux pas vous retenir.... Vous avez le temps, calmez-vous.... Le train du soir pour Bordeaux ne part que dans trois heures....

—C'est vrai, je n'y songeais plus. J'ai la tête un peu perdue.... Trois heures, que c'est long !...

—Et puis, vous ne pouvez vous en aller seule, dans l'agitation inquiète où vous voici.... Si Sophie avait pu se passer de moi, je vous aurais accompagnée.... Vous prendrez Mélanie. Elle va arranger tout de suite son petit bagage et le vôtre, quelques provisions.... En attendant vous vous reposerez.... puis nous préparerons doucement ma pauvre sœur à ce départ qui va la bouleverser.

—Elle dormait tout à l'heure, balbutia Flor, honteuse d'avoir oublié, dans l'égoïste explosion de son premier émoi, les vieilles amies qui l'aimaient si tendrement.... Mais je voudrais quand même l'embrasser, avant de partir.

Pendant que Mélanie, appelée et mise au courant de ce que l'on attendait d'elle, rangeait dans les valises les effets de Florence et les siens, et que Julie organisait "un panier" avec ce luxe de précautions qui trahissait l'élève de la grande Mademoiselle, Mme Guéthary avait emmené la jeune fille dans sa chambre, voisine de celle de Mlle d'Yzor, pour y guetter le réveil de la malade.

Dans cette chambre, où elle avait bercé et endormi la première douleur de l'orpheline, la bonne Angélique la fit asseoir près d'elle, et avec la même douceur, consolante et persuasive, s'efforça de calmer ses cruelles appréhensions.

Elle lut à son tour la lettre d'Archie Brice.

Certes, elle était bien triste, bien alarmante ; toutefois, le dévouement passionné du vieux serviteur s'exagérait peut-être la gravité de la situation ?

Lord Ruthwen traversait une crise dangereuse ; mais il en avait surmonté d'aussi terribles, et,—Flor devait s'en souvenir,—le docteur Mathon avait bien dit que, de l'une d'elles, pouvait surgir la guérison.

Peu à peu, un rayon d'espoir, timide encore, s'infiltra dans l'âme endeuillée de Florence.

Elle s'agenouilla devant le grand crucifix qui surmontait le prie-Dieu de Mme Guéthary ; elle pleura longuement à ses pieds divins, et, dans cette détente de son âme, la tension douloureuse de ses nerfs se fondit aussi.

La grande Mademoiselle, éveillée à demi, ne comprit d'abord que confusément comment il se faisait que Flor vint l'embrasser à cette heure tardive, et vêtue comme pour un voyage ; néanmoins, l'explication de ces choses bizarres, donnée par Mme Guéthary avec toutes sortes de précautions oratoires, ne la suffoqua pas comme on aurait pu le redouter.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, avec notre numéro de 16e année, un magnifique feuilleton, plein d'émouvantes scènes, de la plus irréprochable moralité, de la plume de Raoul de Navery. Ce roman sera supérieurement illustré.

OU VA LE "PETIT WINDSOR?"

Voilà une question qui intéresse tous les sportmen et nos plus délicats gourmets.

Ce fameux restaurant si fréquenté de tous les bons vivants, doit changer de local dès la semaine prochaine, mais il ne changera pas de quartier, ni de propriétaire, ni de chef, ni de cuisine, ni de clientèle.

Le "Petit Windsor" sera transporté dans un local plus grand, qu'on est en train d'aménager de la façon la plus moderne. On doit en faire un pied-à-terre charmant et où chacun sera chez soi, où l'étranger comme l'habitué se sentiront à l'aise.

Le "Petit Windsor" occupera au No 101 rue Saint-Laurent, un vaste local capable d'accueillir sa nombreuse clientèle. Déjà, une armée d'ouvriers de tous genres travaillent à l'installation de ce restaurant populaire. M. Jos. Poitras, entrepreneur restaurateur, surveille tout, et, c'est dire que les choses vont rondement et que son installation nouvelle continuera la renommée de cette maison où la bonne franquette préside à tout. M. A. Cloutier continue à administrer cet établissement avec son habileté bien connue.

LE FLEAU DES FEMMES

Trouver le moyen de guérir le *Beau Mal*, ce fleau de toutes les femmes et de toutes les époques, a été le but des efforts de tous les savants médecins. C'est un Canadien, le Dr J. Larivière, qui a l'honneur de cette découverte, car le *Beau Mal* est réellement vaincu par le spécifique aujourd'hui fameux: le "Régulateur de la Santé de la Femme."

Préparé sous la direction immédiate de l'inventeur, ce merveilleux spécifique, par son efficacité, fait bruit dans le monde.

Demandez-le à votre pharmacien ou écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I.

BON A SAVOIR

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du *Baume Rhumal*.

Sur le continent Africain on parle 700 langues différentes. De là la grande difficulté qu'éprouvent les missionnaires.

La seule manière de gagner un argument avec une femme est de dire sa façon de penser et de s'en aller au plus vite.

SÉCURITÉ PARFAITE

Si vous avez chez vous, en permanence du *Baume Rhumal*, vous pouvez être assuré que le rhume n'élira pas domicile dans votre maison.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

Le Petit Windsor

Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

Mlle HELENE DEMERS

Sa guérison cause tout un émoi! Ses amies croyaient qu'elle allait mourir

Elle ne peut faire assez de louanges du remède qui l'a sauvée. — Elle voudrait que toutes les jeunes filles pâles, faibles et nerveuses suivent son exemple



Mlle HÉLÈNE DEMERS

Qui ne peut décrire les souffrances endurées par si grand nombre de jeunes filles qui agonisent du mal de tête et souffrent presque continuellement de douleurs dans le dos, les côtés et tous les membres? Seules, celles qui sont dans ce triste état peuvent dire les tortures causées par les faiblesses féminines. Une femme ne devrait pas souffrir plus longtemps, elle n'en devrait pas rester ainsi dans cet état de faiblesse, car il y a un remède sûr et infailliable pour elle. Qui que vous soyez! Quelque soit le genre et la gravité de votre maladie, que vous ayez pris déjà de tous les remèdes, que vous soyez découragée et n'avez plus de confiance en rien, prenez tout de même les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites en un essai et vous verrez la fin de tous vos maux. Lisez le témoignage d'une jeune fille qui raconte elle-même sa guérison: "J'endurais deux ans, ma vie a été un long martyre. J'avais tellement mal à la tête que parfois je croyais en mourir. Je passais des journées à crier. Je souffrais aussi de débilité générale, faiblesse féminine, douleurs dans le bas corps. Je me fis soigner par plusieurs médecins, mais comme j'étais toujours pareille, j'achetai des Pilules Rouges du Dr Coderre et commençai à en prendre. Ce n'est pas croyable, car elles m'ont non seulement soulagée pour un moment, mais parfaitement guérie. J'étais pâle et chétive, aujourd'hui je suis grasse et rougeaude. Mes amies sont toutes émerveillées de me voir si bien pleine de santé et d'énergie. J'ai conseillé à plusieurs jeunes filles souffrantes de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et chaque fois que j'en aurai l'occasion, je les recommanderai encore, car c'est mon opinion qu'il n'y a pas au monde un remède comme celui-ci pour les femmes malades." Mlle Hélène Demers, 30 rue Mangon, Coches, N.-Y.

Des témoignages comme ceux-ci devraient encourager toutes les femmes à ne pas différer plus longtemps mais de prendre immédiatement les Pilules Rouges du Dr Coderre. Tous les témoignages que nous publions sont vrais. Ils nous sont envoyés par les personnes guéries avec leur portrait afin de prouver leur recon-

naissance envers un remède qui les a guéries et aussi afin de donner à tant de pauvres femmes souffrantes le moyen de guérison à leur portée.

Aucune autre médecine n'a obtenu un succès aussi éclatant que les Pilules Rouges du Dr Coderre—elles sont le plus grand et le plus étonnant triomphe médical, elle guérissent en s'attaquant directement à la racine du mal. Elles sont le spécifique par excellence pour guérir la leucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, mal de cœur et nausées, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, de côtes, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, ner-

vosités, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidement des pieds et des mains, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice et prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent de la force, de la vigueur et de l'éclat aux yeux, elles rendent rougeandes.

Souffrez-vous depuis longtemps? Alors il est bien douloureux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Ecrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au: DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No 274 rue St-Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 heures a.m. à 5 p.m. Consultations gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

L. J. A. SURVEYER
6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUTELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVIE, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MONTREAL

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avance.

LE RIFLE

Éczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéries en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entrez, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L. F. N. Pratte & Cie

S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1822 Notre-Dame.

PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette institution aura lieu en son bureau, rue Saint-Jacques,

Mardi, le 2 mai prochain, à 1 heure p.m. pour la réception du rapport annuel et autres états et pour l'élection des directeurs.

Par ordre des directeurs,
HY. BARBEAU, Gérant.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE

en 24 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PÉRIODISATION ni avant ni après du

par les CAPSULES L. KIRN

A l'extraît éthéré de FOUGÈRE Mlle Perle sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUSCOG, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 20 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN
\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cia Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★
ST-LEHON

...
Naturel,
Tonique,
Stimulant.

...
En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1602, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

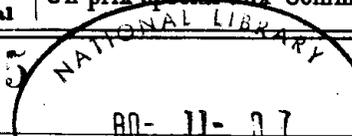
— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

22035



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.téc)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**NOUVELLE
Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

**M
E
U
B
L
E
S**

Liquidation Generale pour cause de Fin de Bail

A MES CLIENTS

AU PUBLIC

Obligé de remettre mon magasin le 1er Mai, j'ai décidé de liquider, dans les trente jours, mon Stock de Meubles à des prix que j'invite mes clients et le public en général à comparer à ceux des autres magasins. Si je réduis mes prix au-dessous du prix coutant, ce n'est pas par plaisir, mais par nécessité: il faut que je vide mon magasin d'ici à la fin du mois. Profitez de la circonstance pour vous meubler confortablement, élégamment et à bon marché. J'ai des ameublements de Salles à Manger et de Chambres à Coucher dont le style original, le fini et la solidité vous séduiront. Il y en a pour toutes les bourses. Mais ce qui vous surprendra le plus, ce qui vous surprendra agréablement, d'ailleurs, c'est le prix auquel j'ai décidé de sacrifier tout mon stock.

N. G. VALIQUETTE, 1575, rue Ste-Catherine, Montréal

**M
E
U
B
L
E
S**

LAPRÉS & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1285
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros: D^r CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DIARRHÉE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,243

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.